

Université de Montréal

De l'idéal au désenchantement
L'évolution du discours régionaliste chez Harry Bernard (1898-1979)
de 1924 à 1951

Par
Marc Tomaszewski

Département de littératures et de langues du monde
Section : Littérature comparée
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des arts et des sciences
en vue de l'obtention du grade de maîtrise en littérature comparée

Octobre 2015

© Marc Tomaszewski, 2015

Université de Montréal
Faculté des arts et des sciences

Ce mémoire intitulé :

De l'idéal au désenchantement
L'évolution du discours régionaliste chez Harry Bernard (1898-1979)
de 1924 à 1951

Présenté par :

Marc Tomaszewski

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Simon Harel, président-rapporteur
Jacques Cardinal, directeur de recherche
Dominique Garand, membre du jury

RÉSUMÉ

Il est généralement admis que le romancier et journaliste Harry Bernard (1898-1979) se rattache aux auteurs régionalistes dont les œuvres sont empreintes de l'idéologie clérico-nationaliste. Ce qu'on ne peut démentir, car les romans de Bernard ne sont en effet aucunement étrangers à un certain moule terroiriste, dictat incontournable de la production littéraire dans le Québec de la première moitié du XX^e siècle. Son appartenance au mouvement régionaliste, considéré comme plus idéologique que littéraire, marquera si bien l'œuvre qu'elle s'en trouvera quasi ignorée par notre histoire littéraire. Il convient cependant de s'interroger à propos de cette place plutôt ingrate qu'elle occupe. Si ses premiers romans, *L'homme tombé* (1924) et *La terre vivante* (1925), sont en phase avec l'idéologie clérico-nationaliste, il en va autrement avec son dernier roman, *Les jours sont longs* (1951). Celui-ci présente un certain affranchissement de l'ordre moral catholique et une ouverture à davantage de réalisme, laissant entrevoir des transformations d'ordre identitaire, idéologique et symbolique, telles que le métissage, l'hybridation culturelle, les libertés individuelles, etc. Il s'agit donc d'analyser le déplacement discursif qui s'opère sur une période de 25 ans, des romans de jeunesse de Bernard jusqu'à un roman de maturité, démontrant ainsi que l'œuvre n'est pas que le reflet d'un unique paradigme identitaire, mais que, parallèlement à l'avènement de la modernité, elle donne à voir un discours en évolution.

MOTS-CLÉS : Harry Bernard, littérature, régionalisme, analyse du discours, sociocritique

ABSTRACT

Novelist and journalist Harry Bernard (1898-1979) is associated with regionalist authors whose works are marked by clerico-nationalist ideology. This is unquestionably true given that Bernard's novels generally fit into the mold of the «terroir», an inevitable dictate that shaped Quebec's literary production in the first half of the twentieth century. Bernard's affiliation with the regionalist movement, considered more ideological than literary, marks his work so much that it is largely ignored in histories of Quebec's literature. It is nevertheless worth questioning why his work occupies such an invidious position. Although his early novels, *L'homme tombé* (1924) and *La terre vivante* (1925), are in line with clerico-nationalist ideology, this is not the case of his last novel, *Les jours sont longs* (1951). This novel presents an emancipation of sorts from the Catholic moral order and an openness to more realism, revealing changes of perspective with regard to identity, ideology and symbolism (such as the mingling and hybridization of cultures, individual liberties, etc.). By examining the discursive evolution in Bernard's novels over a period of 25 years, from the ones written in his youth to his mature later novel, we learn that his work cannot be reduced to a single paradigm of identity, but rather reflects a discourse that evolved in parallel with the advent of modernity.

KEYWORDS : Harry Bernard, literature, regionalism, discourse analysis, sociocriticism

TABLE DES MATIÈRES

Introduction.....	1
CHAPITRE I – <i>L'homme tombé</i>.....	7
1 – Harry Bernard : un romancier journaliste.....	10
2 – <i>L'Action française</i> et Charles Maurras.....	15
3 – Le rêve et la réalité.....	28
CHAPITRE II – <i>La terre vivante</i>.....	33
1 – <i>La terre vivante</i> (1925) de Harry Bernard : un produit de son époque.....	35
2 – Le régionalisme et la science.....	45
3 – Le rêve et la réalité.....	51
CHAPITRE III – <i>Les jours sont longs</i> : un régionalisme crépusculaire.....	60
1 – Le son du glas.....	63
2 – La terre de Caïn.....	72
3 – Le crépusculaire.....	83
Conclusion.....	91
Bibliographie.....	98

À ma fille Madeleine

Remerciements

Je tiens d'abord à remercier mon directeur de recherche, Monsieur Jacques Cardinal, qui, par sa générosité, sa rigueur et son érudition, m'a permis de mener à terme ce projet. Sans ses précieux conseils, toujours sensibles et intelligents, ce mémoire n'aurait pas la même teneur.

Outre la dimension académique de ce projet, celui-ci s'est inscrit, s'est insinué pourrait-on dire, dans un quotidien que je ne suis pas seul à partager. À cet égard, je remercie sincèrement ma compagne, Anny Kemp, pour sa générosité, sa patience et son aide.

Enfin, je remercie amis et connaissances qui se sont intéressés à ce projet. Les discussions, les conseils ou les différends concernant les multiples facettes reliées à la rédaction d'un mémoire sont autant de façons d'en enrichir le contenu et la forme.

Introduction

L'historiographie contemporaine du Québec dépeint généralement le paysage sociopolitique des premières décennies du XX^e siècle dans la perspective du «paradigme de la survivance¹.» Gérard Bouchard nous rappelle en effet que l'échec des Rébellions de 1837-1838 et, conséquemment, la fusion du Haut et du Bas-Canada (l'Acte d'Union) en 1840 engendrèrent une conjoncture qui se poursuivra jusqu'en 1940 :

Nous pensons que, contrairement à la précédente, cette période s'inscrit dans une dynamique à dominante continuiste. Le discours, mobilisé principalement par l'avenir culturel de la nation, y a fait une place prédominante à ce que nous appellerons la matrice de la survivance. Mais surtout, la référence (en forme de dépendance) française s'y est accentuée, imposant sa norme dans tous les domaines de la production intellectuelle. Cela dit, le paradigme continuiste ne s'est pas mis en place instantanément, il a incorporé des éléments d'affirmation et d'émancipation, il s'est manifesté selon diverses variantes, il a laissé survivre d'authentiques expressions de rupture et, enfin, il a décliné au cours des vingt ou trente dernières années de la période. De ce point de vue, l'année 1940 (si l'on préfère : les années 1935-1940, ou encore l'ensemble de la conjoncture de la Seconde Guerre mondiale) a constitué une plaque tournante à divers égards².

L'historien poursuit en spécifiant qu'après 1940, le Québec voit croître son développement économique, se développer une nouvelle conscience sociale ainsi qu'un essor des sciences sociales, naturelles et appliquées. Il ajoute du même souffle que «[...] c'est dans ces années qu'on vit prendre forme le réalisme social en littérature ainsi qu'un nouveau regard sur la France et sur l'Amérique³.» Cette période qu'il qualifie de «plaque tournante» constitue, dans le cadre de ce mémoire qui traite de l'œuvre romanesque de Harry Bernard (1898-1979),

¹ BOUCHARD, Gérard, *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde. Essai d'histoire comparée*, Les Éditions du Boréal, 2001, p. 99.

² *Ibid.*, p. 99.

³ *Ibid.*, p.100.

le pivot sociohistorique qui alimentera notre réflexion⁴. En effet, les tenants et les aboutissants de cette époque charnière nous intéressent tout particulièrement et seront au cœur de notre questionnement.

À propos de l'importance historique de la fin des années 1930 et le début des années 1940, Yvan Lamonde et Denis Saint-Jacques abondent dans le même sens que Bouchard. Selon eux et les collaborateurs qui ont accepté leur invitation à un colloque organisé en novembre 2007, l'année 1937 s'impose comme une ligne de partage entre la tradition et la modernité. C'est donc de ce point de vue qu'ils se pencheront sur les productions culturelles de l'époque : «L'hypothèse de travail veut que l'année 1937 soit dans nombre de domaines un moment où des nœuds culturels, intellectuels, esthétiques ou idéologiques deviennent irrécusables et se dénouent dans certains cas⁵.» Il se dégage en effet, au terme de ces diverses analyses, la perception que des publications telles que *Directives* de l'abbé Lionel Groulx, *Menaud, maître-draveur* de Félix-Antoine Savard ou *Regards et Jeux dans l'espace* de Saint-Denys Garneau, pour ne nommer que celles-là, participent d'un changement important dans le cours de l'histoire culturelle et intellectuelle du Québec.

⁴ L'article de GAUDREAU, Guy et TREMBLAY, Micheline, «Harry Bernard (1898-1979) : érudit et homme de lettres», (*Mens*, vol. 2, n° 1, automne 2001, p. 35-65.), trace d'excellente façon la biographie et l'itinéraire professionnel de Bernard. Selon eux, cet homme de lettres, journaliste, éditorialiste, romancier, critique littéraire, vulgarisateur scientifique, poète et rédacteur en chef au *Courrier de Saint-Hyacinthe* de 1923 à 1970 mérite d'être connu davantage, tout particulièrement du point de vue de l'évolution des idées au Québec. En effet, la somme de ses écrits, ses distinctions (trois fois le prix David, par exemple), sa correspondance (avec, entre autres, Simone Routier, Clément Marchand, Jean Bruchési, Jean-Charles Harvey et Alfred DesRochers) et ses convictions politiques (proches de l'Union nationale de Maurice Duplessis) font de Bernard un acteur important de son époque. À cet égard, les auteurs soulèvent une question fort intéressante : pourquoi a-t-il «été pour ainsi dire effacé de la mémoire collective»? À leurs yeux, son oubli relève d'une partialité historique : «Sans doute parce qu'il fait partie de ces auteurs nationalistes, de ces journalistes catholiques qui ont tant dominé le Canada français d'avant la Révolution tranquille et que l'on s'est empressé de rejeter au cours des années 1960.» (p. 36) Bernard, en tant que lettré dominant d'une époque, aurait donc été occulté en raison de ce qu'il représentait aux yeux d'une nouvelle génération désirent affirmer ses propres valeurs.

⁵ LAMONDE, Yvan et SAINT-JACQUES, Denis, *1937 : un tournant culturel*, Les Presses de l'Université Laval, 2009, p. VII.

Or, Harry Bernard n'écrivit aucun roman au plus fort de cette période. À vrai dire, l'essentiel de son œuvre romanesque fut écrit entre 1924 et 1935. Alors pourquoi s'intéresser aux années d'absence littéraire d'un écrivain ? La réponse à cette question réside dans les pages d'un dernier roman, *Les jours sont longs*, qu'il fait publier en 1951 lors d'un ultime retour à l'écriture romanesque⁶. La carrière littéraire de Bernard comporte en effet une sorte de vide, une absence, disions-nous, qu'il nous importera de sonder.

Il s'agira donc d'étudier l'œuvre romanesque de Bernard en présumant que le climat social et le temps écoulé depuis ses premiers écrits jusqu'à son dernier roman aient eu quelque influence sur celle-ci. De façon générale, l'histoire littéraire n'accorde que très peu d'intérêt à ce point de vue, sinon pour n'en retenir que quelques considérations générales, comme en témoigne la critique de Suzanne Lafrenière, dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, à propos des *Jours sont longs* :

Le neuvième et dernier roman de Harry Bernard paraît au Cercle du livre de France en 1951. L'auteur n'avait rien publié depuis dix-neuf ans. Un long silence et une longue cogitation montrent assez quel soin l'auteur a consenti pour composer et polir son roman, incontestablement le mieux réussi de tous et dont les points forts sont l'emploi du temps dans la structure romanesque, le portrait du Métis Amédée Cardinal et l'omniprésence de la nature⁷.

Son dernier roman est en effet beaucoup plus soigné et complexe que ses précédents, mais on y retrouve également, à nos yeux, un changement de discours, nous y reviendrons, qui ne semble pas attirer l'attention de la critique :

⁶ BERNARD, Harry, *Les jours sont longs*, Le Cercle du Livre de France, 1951.

⁷ LAFRENIÈRE, Suzanne, «*Les jours sont longs*, roman de Harry Bernard», *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome III : 1940-1959 (sous la direction de Maurice Lemire), Fides, 1982, p. 556.

La critique fut sévère. On reprochait à l'auteur de n'avoir pas su se renouveler : même philosophie désenchantée, même technique romanesque, même intrigue trois fois reprise, personnages trop ressemblants. On notait son style appliqué, peu naturel, tout en reconnaissant la bonne tenue littéraire et syntaxique⁸.

Outre la réception critique «sévère», nous constatons que le roman *Les jours sont longs* fut en général associé au reste de l'œuvre de Bernard. Or, nous considérons qu'il comporte d'importants déplacements discursifs d'ordre identitaire, idéologique et symbolique. Afin de valider cette hypothèse, nous nous attarderons principalement à ses deux premiers romans – *L'homme tombé* (1924)⁹ et *La terre vivante* (1925)¹⁰ – et au contexte sociohistorique qui les a vus naître. Puis, avant de passer sous la loupe son dernier roman, nous nous pencherons sur les quelque vingt-cinq années qui le séparent des premières œuvres.

Notre analyse du discours s'appuiera principalement sur la sociocritique et la poétique des œuvres. Quant aux différentes périodes historiques qui nous intéressent, les ouvrages de Yvan Lamonde nous seront particulièrement utiles, notamment *Histoire sociale des idées au Québec (1896-1929)*¹¹ et *La modernité au Québec. La crise de l'homme et de l'esprit (1929-1939)*¹². Nous distinguerons deux périodes importantes, c'est-à-dire les romans de jeunesse (1924-1935) et le roman de maturité (1951), dont l'étude de leur spécificité respective nous permettra de reconnaître, s'il y a lieu, des éléments de continuité ou de rupture.

Dans un premier temps, nous porterons notre attention sur le discours qui traverse son

⁸ *Ibid.*, p. 556.

⁹ BERNARD, Harry, *L'homme tombé*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1924.

¹⁰ BERNARD, Harry, *La terre vivante*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1925.

¹¹ LAMONDE, Yvan, *Histoire sociale des idées au Québec (1896-1929)*, Éditions Fides, 2004.

¹² LAMONDE, Yvan, *La modernité au Québec. La Crise de l'homme et de l'esprit (1929-1939)*, Éditions Fides, 2011.

premier roman, *L'homme tombé*. La jeune carrière de journaliste de Bernard et ses convictions politiques seront mises en parallèle avec certains éléments discursifs du récit, tels que la question de la langue française et du nationalisme. Les références à Charles Maurras que l'on y retrouve nous intéresseront en premier lieu¹³. En effet, considérant l'influence importante du discours de droite du directeur de *L'Action française* de Paris sur le milieu de *L'Action française* de Montréal, auquel Bernard est apparenté, nous tenterons de voir si une certaine empreinte maurrassienne se retrouve dans les pages du roman. Ainsi, nous constaterons qu'il s'en dégage un système de valeurs que le jeune Bernard partage avec son mentor, l'abbé Lionel Groulx, et dont la diffusion passe par une *littérature canadienne*.

Le deuxième chapitre sera en quelque sorte dans la continuité du précédent. Notre analyse de son second roman, *La terre vivante*, tâchera en effet de démontrer que celui-ci, tout comme *L'homme tombé*, est en phase, sous plusieurs aspects, avec le discours clérical-nationaliste de l'époque et la doctrine nationale de Lionel Groulx. Il sera ainsi question de l'opposition entre valeurs conservatrices et modernité, de l'appropriation du territoire par un régionalisme venu de France et, enfin, du discours symbolique qui oppose *nature* et *culture*. L'examen de ce dernier point s'efforcera de mettre en évidence que les deux premiers romans de Bernard s'inscrivent dans un discours traditionnel qui impute à certains éléments socioculturels de la modernité la responsabilité d'une perte de contact avec la réalité, conduisant possiblement l'individu à un état de déréalisation.

Finalement, nous porterons une attention particulière à la décennie 1930, notamment à

¹³ Il s'agit de références directes à MAURRAS, Charles, *Kiel et Tanger 1895-1905 : la République française devant l'Europe, 1905-1913-1921*, Paris, Nouvelle librairie nationale, 1921., *La démocratie religieuse*, Paris, Nouvelle librairie nationale, 1921., et «quatre ou cinq volumes» non identifiés. Nous y reviendrons.

sa dernière moitié, qui correspond à la période où Bernard cesse d'écrire des romans. Ce chapitre cherchera ainsi à vérifier notre hypothèse initiale selon laquelle les changements culturels et sociaux qui apparaissent durant cette époque ne sont pas étrangers aux transformations que l'on retrouve également dans *Les jours sont longs*. L'analyse du discours nous amènera à considérer plusieurs éléments déterminants, tels que la perte d'influence de Lionel Groulx, la nouvelle revue *La Relève* ou la poésie de Saint-Denys Garneau, par exemple. Nous constaterons en effet que l'évolution socioculturelle du Québec des années 1930 jusqu'aux années d'après-guerre trouvera son inscription dans le dernier roman de Bernard ; le fond et la forme s'en trouvent considérablement modifiés, présentant de la sorte un paradigme identitaire renouvelé et délaissant certains idéaux de jeunesse qui, de toute évidence, commençait à montrer des signes d'essoufflement en ce début des années 1950.

CHAPITRE I – *L'homme tombé*

Aucun des événements publics qui composent la trame de l'histoire moderne n'est compréhensible, ni concevable, si l'on n'admet pas qu'un nouvel ordre de sentiments s'était introduit dans les cœurs et affectait la vie pratique vers 1789 : beaucoup de ceux qui avaient pris part à la conduite des affaires nommaient leur droit un préjugé; ils doutaient sérieusement de la justice de leur cause et de la légitimité de cette œuvre de direction et de gouvernement qu'ils avaient en charge publique. Le sacrifice de Louis XVI représente à la perfection le genre de chute que firent alors toutes les têtes du troupeau : avant d'être tranchées, elles se retranchèrent; on n'eut pas à les renverser, elles se laissèrent tomber. Plus tard, l'abdication de Louis-Philippe et le départ de ses deux fils Aumale et Joinville, pourtant maîtres absolus des armées de terre et de mer, montrent d'autres types très nets du même doute de soi dans les consciences gouvernementales. Ces hauts pouvoirs de fait, que l'hérédité, la gloire, l'intérêt général, la foi et les lois en vigueur avaient constitués, cédaient, après la plus molle des résistances, à de simples échauffourées. La canonnade et la fusillade bien appliquées auraient cependant sauvé l'ordre et la patrie, en évitant à l'humanité les deuils incomparables qui suivirent et qui devaient suivre.

Charles Maurras

Entre un royaliste et nous, il n'y a que l'océan et cela se passe; entre nous et un républicain, il y a la mer de 1789 et cela ne passe pas.

L'abbé Lionel Groulx

En devenant directeur de *L'Action française* en 1920, l'abbé Lionel Groulx entend «ramasser en synthèse¹⁴» les idées nationalistes qui émanent de la situation sociale et politique des Canadiens français en ce début de XX^e siècle. En accord avec sa volonté de «reconstituer la plénitude de notre vie française¹⁵», la revue marche dans les traces, pour un temps du moins, de sa consœur d'outre-mer, *L'Action française* de Paris. En effet, inspirés par le panache intellectuel de son directeur, Charles Maurras, Groulx et ses collaborateurs, qui le lisent et le citent, y trouvent un écho à leur propre recherche d'une doctrine nouvelle «au-dessus» des partis politiques. Parmi les jeunes collaborateurs de Groulx, on retrouve un journaliste et romancier de la nouvelle génération, Harry Bernard, à qui il s'efforce «d'enseigner sa technique d'écrivain sinon de romancier¹⁶».

Roman aux accents nationalistes en phase avec l'idéologie de son mentor, *L'homme tombé* (1924) de Bernard est enchâssé de quelques références directes à Maurras¹⁷. Cette présence dans le récit d'un écrivain en vogue dans le milieu de *L'Action française* de Montréal suffit-elle à affirmer pour autant que nous sommes devant un roman maurrassien ? En fait, il s'agit davantage d'une *sensibilité maurrassienne* que d'une stricte observance doctrinale. Sensibilité qui amène l'auteur à signer un texte qui est à la fois un apostolat et une mise en garde contre les pièges de l'esprit et de la modernité.

Afin de mettre en lumière quelques intentions du roman, nous nous pencherons, dans un premier temps, sur certains aspects du contexte sociopolitique qui en constituent la base,

¹⁴ GROULX, Lionel, *Mes mémoires, tome II*, Éditions Fides, 1971, p. 381.

¹⁵ GROULX, Lionel, «Notre doctrine», *AF* (janvier 1921) : 24-33.

¹⁶ GROULX, Lionel, *Mes mémoires, tome II*, Éditions Fides, 1971, p. 135.

¹⁷ BERNARD, Harry, *L'homme tombé*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1924.

alors que Bernard est un jeune journaliste au journal *Le Droit* d'Ottawa. Dans un deuxième temps, après avoir établi des similarités entre *L'Action française* de Montréal et de Paris, nous verrons de quelle façon se déploie la sensibilité maurrassienne qui parcourt les pages de *L'homme tombé*. Finalement, il sera question de l'influence du cinéma américain, forme d'art susceptible de provoquer une dissociation entre le sujet et son environnement.

Harry Bernard : un romancier journaliste

En janvier 1919, dans un contexte de violence et de tensions politiques, des membres de l'Armée républicaine irlandaise (IRA) abattent deux officiers de la Police royale irlandaise (RIC) à Soloheadbeg en Irlande. Cet événement, considéré comme la bougie d'allumage de la guerre d'indépendance irlandaise, forcera l'armée britannique à entrer en guerre avec la future République libre d'Irlande. Ce n'est qu'en 1921, avec la signature du traité de Londres, que les deux camps acceptent un cessez-le-feu¹⁸. Pendant ces années de conflits, qui se poursuivent jusqu'en 1922, Harry Bernard est un jeune journaliste au journal *Le Droit* d'Ottawa. Lecteur assidu de la presse internationale et démontrant beaucoup d'intérêt pour les événements mondiaux, il s'intéresse particulièrement à la question irlandaise et à sa couverture médiatique. Selon Guy Gaudreau et Micheline Tremblay de l'Université Laurentienne, Bernard y relève des pratiques journalistiques douteuses :

La manipulation de l'information par la presse et les autorités britanniques constitue une première dimension de son analyse. Ainsi, les grands journaux britanniques participeraient à une entreprise de «salissage» du mouvement d'indépendance irlandais en relatant des événements fantaisistes, des calomnies et des mensonges. On chercherait à construire une image diabolique des patriotes irlandais, à les rendre coupables en les associant à l'Allemagne, voire même aux bolchéviques¹⁹.

Bernard, manifestement en faveur de la cause irlandaise, affiche ainsi sa méfiance à l'égard de l'Empire britannique et de son instrumentalisation de la presse. Selon lui, la presse canadienne-anglaise, nourrie par les journaux de Londres, adopte généralement le point de vue britannique, ignorant ainsi la torture et les meurtres commis par l'armée anglaise. Ironique

¹⁸ Pour le contexte, voir HOPKINSON, Michael, *The Irish War of Independence*, McGill-Queen's University Press, 2002.

¹⁹ GAUDREAU, Guy et TREMBLAY, Micheline, «Harry Bernard : Journaliste au Droit, 1919-1923», *Revue du Nouvel-Ontario*, numéro 28, 2003, p. 64.

envers la *liberté de parole*²⁰ des Anglais, dont le discours démocratique ne correspond que très peu aux actes posés, il se fera très critique des politiques britanniques aux quatre coins de l'Empire.

La situation des sinn-feinistes n'est cependant pas sans lui rappeler le contexte canadien. En effet, les années qui suivent la Première Guerre mondiale voient se développer un nationalisme canadien-français qui n'est pas étranger à l'impérialisme britannique et aux politiques du Canada anglais. Une succession de crises scolaires et politico-militaires, comme nous le rappelle Yvan Lamonde, sont à l'origine d'importantes tensions entre les deux camps :

La conscription et les émeutes de 1918 à Québec vont porter à son paroxysme une frustration canadienne-française construite sur l'affaire des écoles du Manitoba et de la pendaison de Riel, sur le ressac de la campagne anti-impérialiste depuis 1899, sur la crise des écoles du Nord-Ouest et de celles de l'Ontario de 1912 à 1916, sur les tensions nationalistes et anti-impérialistes créées trois ans plus tôt par l'entrée en guerre du Canada²¹.

C'est donc dans ce climat de tension politique et linguistique que Bernard fait ses premières armes en tant que jeune journaliste. La question du Règlement XVII, qui limite l'usage du français dans les écoles en Ontario, le touchera particulièrement. En effet, lors de ses premières affectations au *Droit*, il travaille sous la supervision de l'oblat Charles Charlebois, alors l'âme dirigeante de l'Association Canadienne-française de l'Éducation en Ontario (ACFEO). C'est dans ce contexte, en relation étroite avec l'ACFEO, qu'il rédige son premier roman, *L'homme tombé*, publié en 1924. Il fera d'ailleurs explicitement référence à cette situation lorsque le personnage principal, le Dr Étienne Normand, se rendra au Monument National d'Ottawa afin d'assister au «Congrès de l'Association d'Éducation

²⁰ BERNARD, Harry, «La justice anglaise» *Le Droit*, 30 avril 1921, p. 3.

²¹ LAMONDE, Yvan, *Histoire sociale des idées au Québec (1896-1929)*, Éditions Fides, 2004, p. 41.

d'Ontario» où «*Le Droit*, l'organe des Canadiens-français d'Ontario, avait ses bureaux en face du Monument, et les nouvellistes faisaient la navette entre les deux édifices²².» En beaucoup d'endroits, le roman affiche ce pli professionnel de Bernard, c'est-à-dire une observation juste et détaillée, rappelant le journaliste derrière l'écrivain.

La question de la langue française occupe donc une place importante dans le récit. Le nationalisme d'Étienne Normand l'amène à s'engager auprès des Canadiens français qui veillent à «la défense du français et des écoles françaises²³». Cependant, la cause est loin d'être partagée par sa femme, sorte de repoussoir incarnant de nombreuses valeurs libérales de l'époque²⁴. En effet, Alberte expose sans gêne son penchant anglophile :

Pour moi, rien d'important là-dedans ! J'ai toujours pensé, en lisant les journaux, que les Canadiens d'Ontario étaient des plaignards. Quand on vit dans un pays, on respecte ses lois. Est-ce que les Anglais ne nous valent pas ? Sans eux, nous ne pourrions pas vivre²⁵.

Bernard, campant son héros dans un rapport de force s'inscrivant au cœur même du couple, place le lecteur face au discours qu'il cherche également à déconstruire en tant que journaliste : en l'occurrence, les fausses représentations véhiculées par les journaux anglais.

²² BERNARD, Harry, *L'homme tombé*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1924, p. 62.

²³ *Ibid.*, p. 58.

²⁴ À la page 42, Étienne constate qu'Alberte «s'était éloignée graduellement pour céder la place à une personne différente». Cette prise de conscience est suivie d'une *chicane de couple* au sujet de la politique. À la suite d'une victoire d'un député libéral à une élection complémentaire, «Alberte, apprenant la chose par les journaux, s'était réjouie». Cet enthousiasme révèle une allégeance libérale aveugle, exhibant des «lieux-communs politiques ayant cours dans sa famille depuis dix ans, vingt ans, trente ans, les raisonnements usés des politiciens ronflants, qui représentaient pour elle un programme, un code, une tradition.» En plus du discours indirect libre qui suggère qu'Alberte ne sait faire preuve de discernement, on constate que sa pensée politique repose davantage sur l'affect que sur la raison : «Mon père l'a toujours dit, quand il vivait. Le Canada n'eut jamais de plus grand homme que sir Wilfrid Laurier ! Laurier qui a été en Angleterre et qui a déclaré : *Le vingtième siècle sera le siècle du Canada.*» Par le biais de la parole paternelle, le discours de l'Empire britannique est intériorisé, amenant ainsi Alberte à voir les nationalistes comme des traîtres, et Henri Bourassa comme un «lâche» et un «ambitieux». Sa pensée politique est dans ce cas régie par la *doxa* et le sentiment.

²⁵ *Ibid.*, p. 58.

Comme nous l'avons vu plus haut, Bernard remet en question, tant au pays qu'ailleurs, la pertinence et l'objectivité de l'information journalistique. Alberte, nous aurons l'occasion d'y revenir, est vulnérable aux influences multiples provenant de la culture anglo-saxonne. Ainsi, faisant une lecture sommaire des journaux, elle n'entend pas les cris d'une culture qui se meurt, préférant se faire l'alliée d'une culture qui, à ses yeux – aveuglés par ce que la modernité américaine lui tend –, offre davantage de légitimité. Étrangement, Étienne ne s'en formalise pas; afin d'obtenir la paix, «il se contenta de lever les épaules²⁶». Nous le verrons plus loin, cette indifférence, mécanisme qui ultimement confère son titre au roman, est le ressort principal du récit, une paix achetée à fort prix.

En somme, le journaliste autant que le romancier se porte à la défense de la langue française. D'une part, l'intérêt que Bernard accorde au bras de fer entre l'Angleterre et l'Irlande – et à bien d'autres conflits internationaux²⁷ –, aiguise sa conscience envers sa propre nation : «En soulignant les combats menés par divers peuples pour leur indépendance, c'est une lutte du Canada français menacé par la crise scolaire ontarienne et l'impérialisme du Canada anglais qui se trouve ainsi légitimée²⁸.» D'autre part, *L'homme tombé* fut rédigé sous l'impulsion de cette lutte à mener ; conflit qui est transposé au cœur d'un mariage dissonant, remettant en cause sa viabilité. La métaphore du mariage²⁹ assure donc un rapprochement entre les

²⁶ *Ibid.*, p. 58.

²⁷ Il est intéressant de consulter à cet égard l'article de Guy Gaudreau et de Micheline Tremblay, *Harry Bernard : Journaliste au Droit, 1919-1923*. Les auteurs soutiennent que la couverture pratiquée par *Le Droit* à cette époque démontre que le repli sur soi imputé à l'idéologie traditionnelle canadienne-française, aussi appelée idéologie de conservation ou clérico-nationaliste, se doit d'être relativisée et remise en question. Selon eux, les articles de Bernard révèlent une ouverture qui n'avait pas encore été justement considérée.

²⁸ GAUDREAU, Guy et TREMBLAY, Micheline, «Harry Bernard : Journaliste au Droit, 1919-1923», *Revue du Nouvel-Ontario*, numéro 28, 2003, p. 70.

²⁹ Cette thématique fait écho à un roman polémique publié quelques années auparavant par Lionel Groulx (Aloné de Lestres), *L'Appel de la race* (1922). Le roman de Groulx est évoqué dans *L'homme tombé*, mais Bernard n'aborde pas dans ce dernier la question du «mariage mixte» tel que thématiqué par le chanoine. D'ailleurs, dans un roman publié en 1930, Bernard inverse la situation avec *La Ferme des pins* : il s'agit d'un anglophone qui épouse une Canadienne française.

préoccupations journalistiques et littéraires du jeune Bernard.

En ce début de siècle, la défense du français s'inscrit dans le cadre d'une renaissance du mouvement nationaliste. Les élites sont à la recherche d'idées capables d'insuffler une trajectoire, une orientation : « De Mgr Louis-Adolphe Pâquet à Édouard Monpetit en passant par l'abbé Lionel Groulx, la recherche d'une doctrine, d'une pensée commune, d'une vision d'avenir explorera l'ensemble de la vie publique, avec le projet d'intégrer et d'unifier en un nationalisme nouveau les réponses nouvelles aux défis contemporains³⁰.» C'est dans ce contexte, la recherche d'une doctrine nouvelle, que paraît en janvier 1917 le premier numéro d'une revue mensuelle, *L'Action française*, qui, quelques années plus tard, comptera parmi ses jeunes collaborateurs le romancier et journaliste Harry Bernard.

³⁰ LAMONDE, Yvan, *Histoire sociale des idées au Québec (1896-1929)*, Éditions Fides, 2004, p. 17.

L'Action française et Charles Maurras

Tout au long de notre histoire, la série des soulèvements locaux n'est que le tracé de la fièvre provinciale ; telle contrée veut consciemment ou inconsciemment conserver son caractère, et c'est la puissance traditionnelle qui fait d'elle une révoltée.

Charles Maurras

Le 28 janvier 1945, la cour de justice de Lyon déclare Charles Maurras coupable de haute trahison et d'intelligence avec l'ennemi et le condamne à la réclusion criminelle à perpétuité et à la dégradation nationale. À la suite de cette condamnation, l'Académie française déclare vacant le siège de Maurras. Cet homme déchu, autrefois acteur important de la vie intellectuelle française, fut le dirigeant et l'un des fondateurs du quotidien *l'Action française*³¹. La revue voit apparaître dans ses pages le premier article de Maurras le 24 mars 1908. En quoi cet auteur royaliste, traditionaliste, antisémite, pourfendeur du romantisme et du libéralisme s'apparente-t-il à *L'Action française* de Montréal parue en 1917 ? Tout d'abord, les contextes sociohistoriques nous permettent d'établir un rapprochement d'ordre général : la conscience d'une défaite.

En 1870, Otto von Bismarck, Chancelier de Prusse, cherchant à consolider les États

³¹ La revue découle d'un comité formé en 1898, appelé « Action française ». Celui-ci est lancé par Henri Vaugois, professeur de philosophie qui se réclame de Kant tout en se définissant nationaliste et Antidreyfusard. Il s'agit en effet d'un noyau d'artistes et d'intellectuels engagés dans le conflit de l'Affaire Dreyfus. D'autre part, pour une analyse globale de l'œuvre de Maurras et de son implication dans *l'Action française*, l'ouvrage de Stéphane GIOCANTI, *Charles Maurras, Le chaos et l'ordre* (Éditions Flammarion, 2006) est bien documenté et éclairant. On peut également consulter Victor NGUYEN, *Aux origines de l'Action française, Intelligence et politique vers 1900*, Librairie Arthème Fayard, 1991.

allemands et à ouvrir la voie à l'unité allemande, profite d'une armée française vieillissante et fort peu préparée qui lui déclare la guerre. En effet, la guerre franco-prussienne se solde par une victoire sans appel de l'Allemagne. Mal organisés, mal commandés et inférieurs en nombre, les Français sont sévèrement battus dans plusieurs batailles. La défaite entraîne la chute de l'Empire français et la perte de l'Alsace et de la Lorraine. En conséquence, l'Allemagne bismarckienne dominera seule l'Europe continentale pendant près de 30 ans. Cette conjoncture, nourrissant un certain sentiment de revanche, anime le nationalisme français, qui s'amplifie jusqu'en 1914, début de la Première Guerre mondiale. Selon Stéphane Giocanti, ce traumatisme national est au fondement de la pensée du directeur de *L'Action française* :

Comme ses aînés Taine et Renan, ou son ami Barrès, Maurras est hanté par le constat de la fragilité des choses humaines. La défaite de 1870, la Commune, l'occupation d'un tiers de la France par les troupes prussiennes, la perte de deux provinces lui font voir combien les civilisations sont mortelles, et à quel point les mauvaises décisions politiques se paient³².

La pensée politique de Maurras – la monarchie traditionnelle, héréditaire, antiparlementaire et décentralisée – s'appuie donc sur une critique des échecs et des mauvaises décisions politiques de la France. Radicalement contre-révolutionnaire, il remet en question les idées de la Révolution : le système républicain, la démocratie et le cosmopolitisme. Son programme d'action cherche à doter la France d'une nouvelle trajectoire politique et morale. La défaite de 1870 et les pertes encourues qui ont façonné sa pensée ne sont pas sans faire écho au contexte canadien :

Au Canada français, au-delà de la «grande défaite» de 1760, la pendaison de Riel en 1885, les crises scolaires de 1896, de 1905, de 1912, la crise de la conscription de 1917 ont nourri des déceptions sinon des désillusions au point de faire voir clairement à certains qu'il n'y avait plus qu'un lieu où

³² GIOCANTI, Stéphane, *Charles Maurras, Le chaos et l'ordre*, Éditions Flammarion, 2006, p. 12.

l'avenir des Canadiens français pouvait être assuré, celui où ils étaient majoritaires, le Québec. En 1917, un certain deuil commençait à se faire d'un Canada français hors Québec. Ces expériences avaient laissé un goût amer d'inaccomplissement, de défaite³³.

Ainsi, tout comme l'Empire germanique est une menace à l'intégrité de la France, l'impérialisme britannique est tout aussi menaçant à l'égard de l'intégrité du Canada français. D'autre part, à ces menaces extérieures s'ajoutent d'autres éléments communs de la modernité, tels que l'industrialisation, l'immigration et l'urbanisation. Outre l'héritage français, c'est donc le désir de sauvegarder sa culture qui unit *L'Action française* de Groulx et celle de Maurras.

Selon l'historien Pierre Trépanier, l'influence de Maurras au Québec n'a jamais pris la forme d'une doctrine :

Le maurrassisme peut être allégé d'une bonne partie de sa rigueur logique et métissé d'éclectisme. On parlera alors de sensibilité maurrassienne. Le phalanstère devient un peu plus bruissant, mais sa culture perd en unité et en cohérence. Qualifions, si l'on veut, de *néotraditionalisme* ses traits dominants les plus caractéristiques³⁴.

Groulx, Héroux et d'autres se sont inspirés de l'éloquence et des idées de Maurras, mais toujours avec réserve. Cette prise de position correspond d'ailleurs à la conviction d'Étienne Normand dans *L'homme tombé*. À sa sœur Ghislaine, il en déconseille la lecture, car «les idées de Maurras, sa philosophie, ne sont pas sûres. C'est un grand écrivain, qu'il est bon de fréquenter avec prudence³⁵.» Par le biais de cet énoncé, Bernard reconnaît avant tout les qualités littéraires de Maurras, s'inscrivant ainsi, pour reprendre les termes de Trépanier, dans

³³ LAMONDE, Yvan, *Histoire sociale des idées au Québec (1896-1929)*, Éditions Fides, 2004, p. 167.

³⁴ TRÉPANIÉ, Pierre, «Le maurrassisme au Canada français», *Les Cahiers des Dix*, N° 53, Les Éditions La Liberté, 1999, p. 172.

³⁵ BERNARD, Harry, *L'homme tombé*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1924, p. 100.

le phalanstère d'une «sensibilité maurrassienne».

L'homme tombé laisse entrevoir divers aspects de cette sensibilité maurrassienne. Dans un premier temps, le culte de la tradition est représenté par l'idéal de la famille, les références à la culture classique et l'importance accordée à l'éducation et à l'enseignement des «héros canadiens». Toute idéologie traditionaliste s'articule autour de la notion de «famille», gage d'un ancrage spatio-temporel. Jean Bruchési, étudiant à Paris en 1928, publie un article dans *l'Almanach de L'Action française* de Paris. À l'instar de nombreux collaborateurs de *l'Action française* de Montréal, il s'inspire du traditionalisme de Maurras ; mais, comme le souligne Trépanier, il n'en retient que certains éléments :

Le royalisme ne retenait pas son attention, qui se concentrait sur un projet de réformes dont on peut dire qu'elles étaient traditionalistes et nationalistes, mais pas proprement maurrassiennes : «Quand Maurras réclame pour la France la réforme de l'éducation nationale, la réforme sociale venant après la réforme politique, la réforme administrative basée sur le lien national et la décentralisation ; quand il défend la "famille-chef", il dresse un programme dont nous pouvons tirer grand profit³⁶.»

Ces idées traditionalistes, inspirées de Maurras, se retrouvent fréquemment dans les pages de *L'Action française* de Montréal. La famille, par exemple, au centre de l'idéologie de Groulx, est également un enjeu important dans le roman de Bernard. En effet, la question du «chef de famille» y est évoquée à quelques reprises. La mort du père d'Étienne est d'ailleurs un événement aux conséquences davantage structurelles et organisationnelles qu'affectives : «La perte du chef, comme toujours, causa un vide immense. Le désarroi, pour quelque temps, s'installa en maître dans la maison³⁷.» Bien plus qu'une simple expression convenue, le père est

³⁶ TRÉPANIÉ, Pierre, «Le maurrassisme au Canada français», *Les Cahiers des Dix*, N° 53, Les Éditions La Liberté, 1999, p. 209.

³⁷ BERNARD, Harry, *L'homme tombé*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1924, p. 77.

ici un véritable chef, l'autorité dernière. D'autre part, quand Étienne constate avec amertume que son mariage ne le rend pas heureux, sa mère lui rappelle son devoir : «C'est à toi de manifester de l'énergie, de te montrer chef, d'amener Alberte, graduellement, à comprendre mieux son rôle et ses obligations³⁸.» Nous le verrons plus loin, ce devoir de «chef», principe d'ordre et de raison au sein de la famille, déborde du contexte familial et devient un facteur déterminant dans l'instauration de valeurs morales et sociales à l'échelle nationale.

La détestation du désordre est un autre aspect du traditionalisme. Selon Maurras, le désordre révolutionnaire est inséparable du romantisme. Eu égard à la nocuité qu'il attribue à la littérature romantique, Giocanti décrit ainsi sa pensée :

Sa critique de la lecture jacobine de l'Antiquité, sa réfutation de la mystique révolutionnaire sont plus communes que les pages consacrées à Rousseau, «ce maître du pathétique» à l'origine du romantisme, ce mouvement qui consiste à traiter l'existence comme une douleur et une pathologie, et qui conduit aux abîmes destructeurs du narcissisme. [...] Il estime par exemple que le suicide n'est pas seulement un aspect du romantisme, mais qu'il désigne sa structure profonde – sur cette *psyché* moderne, éperdue de reconnaissance, il pense à Goethe, Byron et Chateaubriand. Il note aussi la parenté qui existe entre le désordre du langage et la dissolution du lien politique. [...] Pour le type d'humaniste auquel Maurras appartient, la littérature n'est pas la spectatrice ou l'exutoire de l'aventure humaine : elle en manifeste au contraire le sens et la qualité, elle oriente l'ascension ou la chute ; elle est à ce titre pleinement *vivante*. *Romantisme et Révolution* explicite une idée seulement sous-entendue au temps de l'École romane : l'antiromantisme de Maurras est une critique du gnosticisme ; non pas seulement de l'artiste romantique, mais de l'homme moderne, qui voudrait anéantir l'ordre du monde créé ; ivre d'échapper à toute détermination – à commencer par la condition tragique de l'humanité –, il se sacre dans un monde indéfiniment virtuel où il spéculé. Sa réaction typiquement hellénique fait penser aux *Ennéades*, lorsque Plotin affirme la bonté de la création du monde créé³⁹.

Cette pensée qui vénère la culture classique et rejette le romantisme cherche à

³⁸ *Ibid.*, p. 103.

³⁹ GIOCANTI, Stéphane, *Charles Maurras, Le chaos et l'ordre*, Éditions Flammarion, 2006, p. 288.

reconnaître un ordre au monde, plutôt que d'y «échapper» ou de «spéculer». À cet égard, dans *L'idée baudelairienne au Canada*, Bernard cite Maurras en exemple et s'en inspire quand celui-ci qualifie Maurice Rollinat de «macabre incongru⁴⁰». Observant dans notre littérature une tendance à son avis puérile et malsaine, Bernard affirmera que «les écrivains canadiens ne sont pas tenus de revivre les expériences coûteuses, désastreuses même, qu'un romantisme exagéré imposa à leurs frères d'outre-mer⁴¹». Au contraire, la jeune littérature canadienne se doit de former des «écrivains robustes, bien portants⁴²». Cette vision de la littérature découle évidemment d'une vision où le monde est vigoureux et ordonné, tel que généralement le représente la culture classique. Dans son roman, Bernard oppose aux menaces identitaires des valeurs que Maurras n'aurait certainement pas reniées. C'est ainsi qu'une ancienne connaissance d'Étienne lui demande s'il est demeuré le même, s'il a conservé ses idéaux de jeunesse :

C'est vrai que tu demeures à Saint-Hyacinthe, dans le milieu, comme on dit, avec tes souvenirs de jeunesse... Tu vois chaque jour des anciens amis, les témoins des années d'enthousiasme ; tu rencontres tes professeurs du collège, ceux qui t'ont traduit Virgile, expliqué *l'Odyssée*... C'est un avantage. Et puis, les petits centres n'ont peut-être pas sur les âmes l'influence desséchante des grandes cités... Je ne parle pas de Paris, mais de nos villes américaines... Montréal est mieux, et encore⁴³...

Dans ce passage fidèle à l'idéologie de la terre, le milieu traditionnel et les siens sont des remparts contre l'influence américaine. Qui plus est, la littérature classique se présente comme une nourriture spirituelle à même de vivifier l'âme et de la préserver de l'altération. Ces valeurs, comme nous le verrons, sont la planche de salut du personnage principal. Or, la

⁴⁰ BERNARD, Harry, «L'idée baudelairienne au Canada», *Essais critiques*, Montréal, Librairie d'Action Canadienne-française, 1929, p. 15.

⁴¹ *Ibid.*, p. 23.

⁴² *Ibid.*, p. 24.

⁴³ BERNARD, Harry, *L'homme tombé*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1924, p. 68.

question du roman est justement de savoir s'il est seulement possible de les préserver dans un monde aux multiples «menaces».

Selon Trépanier, nombre d'idées développées par Groulx sont maurrassiennes. Par exemple, lorsqu'il met l'accent sur «le rôle de l'histoire pour l'éducation patriotique», il «emprunte à Maurras, toujours sans le nommer⁴⁴.» Ainsi, on pourrait dire qu'il y a du groulxisme et du maurrassisme dans l'engagement traditionaliste d'Étienne quand, «pour surveiller le développement moral et religieux» de son fils, il «l'asseyait sur ses genoux, lui parlait du bon Dieu, du ciel et de la terre, des grands héros canadiens⁴⁵.» Ce culte du passé, des héros patriotiques de la nation, est une autre stratégie d'inspiration maurrassienne mise en place par Bernard, incarnée par Étienne, pour éviter l'effacement identitaire :

On peut être traditionaliste, sans être maurrassien de stricte observance. Mais les traditionalistes ont tendance à valoriser la dimension culturelle de la réalité nationale. À cet égard, la pensée de Maurras fait figure d'archétype. Si, pour lui, la patrie est «la terre des ancêtres», la nation est «leur héritage moral et spirituel, plus encore que matériel» ; aussi le nationalisme complète-t-il le patriotisme : il défend la nation contre les ennemis de l'intérieur comme le patriotisme défend la patrie contre les ennemis de l'extérieur⁴⁶.»

L'éducation patriotique est donc une forme d'autodéfense, une arme contre les valeurs menaçantes. Maurras aura eu une influence certaine au Québec sur le type de stratégie à adopter afin de résister aux ennemis. Mais qu'en est-il de la définition même de la menace ? Comme nous l'avons vu précédemment, les contextes canadien et français diffèrent, mais on retrouve certaines similarités, dont l'antisémitisme, beaucoup moins répandu qu'en France

⁴⁴ TRÉPANIÉ, Pierre, «Le maurrassisme au Canada français», *Les Cahiers des Dix*, N° 53, Les Éditions La Liberté, 1999, p. 191

⁴⁵ BERNARD, Harry, *L'homme tombé*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1924, p. 125

⁴⁶ TRÉPANIÉ, Pierre, «Le maurrassisme au Canada français», *Les Cahiers des Dix*, N° 53, Les Éditions La Liberté, 1999, p. 179.

mais néanmoins présent⁴⁷.

Comme le rappelle Trépanier, «on ne saurait réduire le rôle de Maurras à celui de chef de file de l'antisémitisme; ce dernier titre n'aurait pas suffi à lui assurer l'incomparable réputation que l'on sait comme penseur politique⁴⁸.» On ne peut cependant ignorer la place importante qu'occupe cette question dans sa pensée. Bien que l'antisémitisme dont il se sert vise souvent à révéler les contradictions profondes de la politique française, notamment dans le cas de l'affaire Dreyfus, il s'agit également de convictions personnelles. À l'instar de nombreux écrivains depuis la Révolution, Maurras voit chez les Juifs une menace. Il partage à cet égard le fond de sa pensée dans une lettre à son ami René de Saint-Pons :

Je fraierai, s'il le faut, avec les Juifs dont le commerce sera agréable et je les aurai pour ami : mais jamais, tant que je disposerai d'une influence, si petite qu'elle soit, je ne tolérerai l'admission d'un Juif parmi nous, pour la simple raison qu'il n'y a pas un seul individu de race juive (même et surtout le Juif antisémite, le plus dangereux) qui soit dépourvu d'esprit de solidarité pour sa nation juive : de force ou de gré, ou autrement, un Juif traîne après soi un régiment de Juifs, et quand les Juifs se trouvent quelque part, il faut qu'ils détruisent [...] C'est tantôt le Juif financier qui ouvre les voies, tantôt le Juif éloquent ou le Juif poète ou le bon Juif sympathique ; il est clair que pour pénétrer un milieu quelconque, il lui est nécessaire de se rendre d'abord utile ou agréable, souvent les deux ensemble. Songe qu'ils étaient au Moyen Âge médecins, alchimistes, linguistes, philosophes : mais, après deux ou trois expériences concluantes, les hommes d'État de ce temps-là, qui étaient intelligents et qui ne méprisaient pas la tradition, trouvèrent le moyen de profiter de leurs services, sans leur laisser exercer leur métier naturel de fléau des nations⁴⁹.

C'est donc son nationalisme qui l'amène à se méfier des Juifs. Cet antisémitisme, qui perçoit le Juif comme un traître à la nation, se trouve sous diverses formes au Canada français.

⁴⁷ L'ouvrage de Jean-François NADEAU, *Adrien Arcand, Führer canadien* (Lux Éditeur, 2010) témoigne de sa forme la plus exacerbée au Canada.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 171.

⁴⁹ Cité dans l'ouvrage de GIOCANTI, Stéphane, *Charles Maurras, Le chaos et l'ordre*, Éditions Flammarion, 2006, p. 160.

À partir de la fin du XIX^e siècle, Montréal accueille de nombreux immigrants juifs, principalement d'origine russe ou polonaise. Au nombre de 811 à Montréal en 1881, ils sont plus de 45 000 quand Bernard rédige *L'homme tombé* en 1923, soit 6 % de la population de la ville. Lamonde affirme que «c'est dans ce contexte qu'un antisémitisme se formule, en particulier lors de l'affaire Dreyfus, qui défraie la chronique de 1894 à 1899⁵⁰.» Outre certains milieux catholiques du Québec qui manifestent des signes évidents d'antijudaïsme, «le milieu des hommes d'affaires canadiens-français juge les Juifs indésirables au Canada, usuriers, malpropres et craignent la concurrence de leur part⁵¹.» Cette menace du Juif corrupteur se retrouve dans le roman de Bernard :

À Montréal, comme ils [Étienne et Alberte] se promenaient à l'aventure, ils s'arrêtèrent près d'un étalage de journaux que vendait un Juif. Il y en avait du Canada et des États-Unis ; presque tous, anglais et français, donnaient en première page des récits d'amours malheureuses, d'adultères et de divorces. De hautes manchettes noires attiraient la curiosité morbide des passants, prometteuses de détails scabreux et de précisions alléchantes⁵².

Ainsi, par l'entremise du marchand juif, la décadence morale circule librement et s'introduit dans les mœurs. Le champ lexical associé aux activités marchandes du Juif, «adultère», «divorce», «curiosité morbide», etc., dénote une forme d'antisémitisme répandue à l'époque. Il s'agit du discours selon lequel un Juif est attiré d'abord et avant tout par le commerce et le profit, qu'il parasite sa société d'accueil sans se soucier de moralité ou de décence, mettant ainsi la nation traditionnelle en péril. D'ailleurs, il ne suffit que d'un seul pas pour que le commerce et l'immoralité associés aux Juifs soient tenus en partie responsables des malheurs à venir au sein du jeune couple alors en voyage de noces :

⁵⁰ LAMONDE, Yvan, *Histoire sociale des idées au Québec (1896-1929)*, Éditions Fides, 2004, p. 33.

⁵¹ *Ibid.*, p. 34.

⁵² BERNARD, Harry, *L'homme tombé*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1924, p. 31.

Étienne ne fut pas surpris, mais Alberte, qui connaissait moins la vie, s'étonna d'une si grande et si complaisante publicité accordée au scandale. Elle lisait les journaux, mais ne s'était jamais attardée devant pareille collection. Surtout, il ne lui était pas arrivé, comme ce soir, de remarquer la rage unanime de feuilles diverses, publiées en des endroits différents, à étaler les affaires intimes de ménage en querelle. Il lui sembla qu'une ombre planait sur son bonheur. Ces époux, qui n'avaient plus la pudeur de cacher au public les tares de leurs existences, qui se disputaient devant les juges des lambeaux de liberté, s'étaient adorés un jour, avaient eu ce désir immense, comme Étienne, comme elle-même, de vivre toujours l'un pour l'autre, de s'oublier l'un dans l'autre, de faire de leurs deux âmes une âme, de leurs deux vies une seule vie, une, grande, féconde. Qu'était-il resté des promesses⁵³?

Bien qu'Alberte puisse concevoir à ce moment le couple comme un désir fusionnel, il n'en demeure pas moins que cette «ombre planant sur son bonheur» finira en effet par assombrir leur mariage. Assombrissement en partie provoqué par l'influence de certains journaux et de l'américanisme, responsable d'une perte des valeurs morales. Ce passage n'est évidemment pas une preuve de l'antisémitisme de Bernard, mais très certainement une manifestation d'une sensibilité maurrassienne.

Dans *L'homme tombé*, la culture anglo-saxonne menace l'intégrité des valeurs traditionnelles canadiennes-françaises. En effet, Étienne constate la disparition de sa «race», des Canadiens français qui «se laissent fondre et s'anéantir dans la vague saxonne qui les encerclait», qui sont «fiers de passer à l'ennemi⁵⁴». De plus, il éprouve cette menace au cœur même de son mariage ; Alberte, sorte de cheval de Troie de l'américanisme, introduit peu à peu dans le couple les valeurs de sa «petite âme américaine⁵⁵» qu'elle s'est formée au contact de magazines et autres mondanités. Ces assauts répétés envers les convictions d'Étienne le feront sombrer dans la dépression : il tombe au combat. Or, comme il en était question

⁵³ *Ibid.*, p. 31.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 160.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 114.

précédemment, la pensée de Maurras, marquée par les conséquences de la défaite de 1870, se fonde sur la nécessité de ne pas négliger les combats primordiaux, nécessaires. Comme le relève Giocanti, ce combat se traduit chez Maurras par une véritable vision du monde :

Ébranlé dans sa jeunesse par l'image des catastrophes et des divisions, il a l'intuition de la nécessité, de la bonté et de la beauté de l'ordre, lorsque le génie humain y parvient. Héritier et continuateur de la philosophie classique, il affirme que le chaos est à l'origine des choses et ne cesse de les menacer ; cœur impatient, l'homme ne peut atteindre une situation fiable que par un effort lucide de sa volonté qu'il doit renouveler inlassablement, puisque le moindre édifice qu'il élève est bien près de tomber. Ce que Maurras recherche, on l'a compris, est moins l'ordre social que la perfection de l'ordre, sur le plan ontologique, l'ordre en tant que conquête sur le chaos et dynamique de la liberté, miracle odysseén et dantesque où fleurit l'être, en contiguïté avec l'élan de la Création. Sa pensée politique, sa poésie, sa prose décrivent ce mouvement perpétuel, vaste labeur de Sisyphe, à l'horizon duquel se projettent un profond désir de contemplation et l'image de la paix⁵⁶.

Ce combat sisyphéen de l'ordre contre le chaos, Étienne le mène à chaque instant. L'idéalisation du mode de vie traditionnel, «de l'hérédité de croyance, de tradition, d'aspiration accumulée depuis trois siècles de souffrances⁵⁷», tout cela représente pour lui l'ordre, le calme, la beauté des choses. Le chaos, l'ennemi, c'est la modernité, l'américanisme et tout ce qui s'oppose à la tradition. Cependant, n'ayant pas su instaurer l'ordre dans son mariage, il se voit faillir à la tâche ; car l'individu, le père, tête et maître de l'unité sociale de base d'une société traditionnelle, doit imposer ses valeurs à l'ensemble de la famille. À bout de force, Étienne, nouveau Sisyphe, s'effondre :

Il était las de batailler, de défendre pouce par pouce, dans sa propre maison, ses idées et l'organisation de toute sa vie. Il était fatigué de voir, après ses efforts répétés, Alberte éternellement mécontente. Il voulait la paix. Il s'épuisait à la lutte trop tenace et trop acharnée. L'adversaire à l'extérieur, il eût tenu, puisant la détermination de vaincre et retrempant son énergie au

⁵⁶ GIOCANTI, Stéphane, *Charles Maurras, Le chaos et l'ordre*, Éditions Flammarion, 2006, p. 12.

⁵⁷ BERNARD, Harry, *L'homme tombé*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1924, p. 161.

foyer familial. Celui-ci manquait. [...] Il avait employé tous les raisonnements pour gagner sa femme à ses vues ; elle ne comprenait pas, ne pouvait comprendre. Elle avait sa conception de la vie et du bonheur présent. Pour posséder la sainte tranquillité, n'était-il pas sage de céder encore, de lui accorder ce qu'elle demandait ? Il lui en coûtait, mais l'assurance d'une paix durable ne valait-elle point un renoncement ? Il ne se demandait pas s'il avait trouvé la paix véritable, la juste solution à son problème⁵⁸?

En capitulant ainsi, Étienne délaisse le discours maurrassien du combat et de la persévérance ; il se pose plutôt en antihéros maurrassien. Les bons soldats avaient toute l'admiration de Maurras ; Étienne se révèle un soldat faible, sans volonté. D'ailleurs, Henri d'Arles, collaborateur de *L'Action française* de Montréal et maurrassien convaincu, ridiculise le héros de Bernard dans sa critique intitulée «La mégère inapprivoisée⁵⁹», rédigée après que ce dernier eut reçu le prix David en 1925, affirmant que «s'il est tombé en quenouille, c'est sa faute. Il le méritait⁶⁰.» Visiblement mécontent, il questionne les goûts littéraires du Dr Normand qui fait preuve de «prudence⁶¹» à l'égard des livres du directeur de *L'Action française* de Paris :

Nous aimerions savoir ce que le Dr Normand entend par sûreté philosophique. Des pages entières de cet auteur ont été insérées, par le cardinal Billot, dans son traité : *DE ECCLESIA*, à raison de leur valeur doctrinale et apologétique. Maurras est un penseur aux idées saines, dans l'ordre littéraire, politique, et même philosophique⁶².

D'Arles, beaucoup plus conservateur que Bernard, aurait sûrement préféré un héros maurrassien victorieux. Toutefois, ce que d'Arles ne semble pas avoir compris, c'est que

⁵⁸ *Ibid.*, p. 168.

⁵⁹ Cette critique sarcastique de d'Arles suscita d'ailleurs une polémique au sein de *L'Action française*, un différent qui posera la question de la liberté du critique.

⁶⁰ D'ARLES, Henri, «La mégère inapprivoisée», *Estampes*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1926, p. 137.

⁶¹ BERNARD, Harry, *L'homme tombé*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1924, p. 100.

⁶² D'ARLES, Henri, «La mégère inapprivoisée», *Estampes*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1926, p. 139.

L'homme tombé est malgré tout un roman maurrassien dans la mesure où le dénouement est volontairement contraire au discours de la défense des valeurs traditionnelles. C'est donc par l'antithèse que Bernard défend des idées maurrassiennes : il montre les conséquences malheureuses à ne pas mener sur tous les fronts le combat idéologique. Ainsi, le roman présente une sensibilité maurrassienne sans pour autant afficher de façon convaincue un parti pris idéologique envers les idées de Maurras. D'ailleurs, la critique de d'Arles, tout particulièrement sa défense de Maurras, nous amène à constater que Bernard n'était pas un disciple orthodoxe de Maurras et ni le plus à droite des collaborateurs de *L'Action française*.

Tout compte fait, la sensibilité maurrassienne qui se déploie dans les pages de *L'homme tombé* se confond avec l'idéologie groulxiste de *L'Action française* de Montréal. La famille, l'hérédité, la tradition, l'héritage classique, l'éducation patriotique, etc. sont autant de valeurs partagées par la revue montréalaise et parisienne. Cette volonté d'agir, de donner une orientation nationale fondée sur la tradition, est incarnée par le personnage d'Étienne. Bernard, sensible à l'idée maurrassienne selon laquelle rien n'est jamais gagné et que le chaos menace toujours l'ordre traditionnel, cible les ennemis et cherche à mettre au jour les pièges qui menacent le Canada français. C'est ainsi qu'il procède à une démonstration par l'antithèse en présentant les conséquences négatives lorsqu'on néglige de défendre ses idéaux.

Étienne, en perdant pied, en ne sachant quelles valeurs défendre, s'enlise dans une sorte d'aliénation qui lui fera perdre contact avec la réalité. Cette confusion entre l'illusion et la réalité trouve sa source en partie dans une nouvelle forme d'art à l'époque, le cinéma, dont Harry Bernard se méfie.

Le rêve et la réalité

Les spectacles de «vues animées» font leur apparition à Montréal en 1896 et gagnent rapidement en popularité à partir du début du XX^e siècle. Peu à peu, le cinéma intéresse les romanciers et pénètre les romans canadiens-français. De façon générale, l'engouement pour les «salles obscures» est perçu d'un mauvais œil. Le cinéma est associé aux vices de la ville et à l'américanisme grandissant⁶³. *L'homme tombé* n'y fait pas exception ; l'influence néfaste du cinéma a en effet des conséquences dramatiques sur la famille Normand. Alberte, séduite par les images de richesse et de luxe qui miroitent sur les écrans, finira par oublier les obligations du quotidien et cherchera à transformer sa réalité en cinéma. Par conséquent, elle vivra une vie axée sur le plaisir et la satisfaction de ses besoins. Selon Micheline Tremblay, cette façon de «s'étourdir», de nier le réel au profit du rêve, s'oppose aux valeurs dominantes de l'époque :

[...] le discrédit social n'atteint donc pas seulement le cinéma, mais tous les arts considérés comme arts de l'illusion, du «faux». Au Canada français, sous l'influence de l'idéologie cléricale, un être sain doit nourrir son intelligence et sa raison et non son imagination, cette «folle du logis». En somme, tout ce qui est de nature à exciter l'imaginaire est dénigré⁶⁴.

C'est bien ce rigorisme chrétien qui habite Étienne avant son mariage. Ses valeurs morales, aux antipodes de celles véhiculées par les acteurs américains, seront toutefois remises en cause. L'illusion, telle une pathologie, s'insinue dans son esprit. La déréalisation, nous aurons l'occasion d'y revenir dans les prochains chapitres, constitue une problématique littéraire préoccupante pour Bernard. Par exemple, comme nous l'avons vu précédemment, le

⁶³ Par exemple, dans *Maria Chapdelaine* (1914) de Louis HÉMON (Éditions Fides, 1946), Lorenzo Surprenant, traître à la famille en tant qu'exilé habitant une grande ville aux États-Unis, est en admiration devant le cinéma américain.

⁶⁴ TREMBLAY, Micheline, «L'image du cinéma dans les romans canadiens-français de 1896 à 1930», *Cinémas : revue d'études cinématographiques*, vol. 6, no .1, 1995, p. 141.

romantisme et ses avatars mènent à des «expériences coûteuses et désastreuses⁶⁵». Il admire plutôt les écrivains qui ont compris, «qu'il n'était guère possible, en nourrissant le rêve stérile et la peur de vivre, de réaliser une œuvre constructive⁶⁶.» Il dira d'ailleurs de Nelligan, «le plus puissant de nos névrosés», qu'il «fut un faible devant l'existence. Dans un pays comme le nôtre, il n'eut pas le courage vivre⁶⁷.» Bref, Bernard respecte les formes littéraires «pleines de pensée ferme, de clarté et de sobriété⁶⁸».

Au contact de sa femme et de «l'atmosphère artificielle de l'écran⁶⁹», Étienne verra donc ses valeurs morales et sociales se transformer. «Pour quelle raison travailler, toujours lutter, quand les autres s'empressaient de vivre d'abord, de jouir le plus possible⁷⁰?» se demande-t-il. En envisageant de la sorte la possibilité de concevoir la finalité humaine comme une jouissance, renonçant ainsi à «réformer le monde, de mériter aux yeux de l'humanité⁷¹», il décide de s'oublier dans la masse inerte des Canadiens français qui se meurt «avec délices, de la plus lâche des morts : celle par inanition⁷².» Cette déréalisation a peu à peu raison d'Étienne. Ses réponses vagues et obscures, «c'est vrai et ce n'est pas vrai...», «est-ce que je sais, moi...?», «je le sais trop !», dénotent la confusion et la tristesse qui le gagnent⁷³. On assiste ainsi à un épilogue aux accents *romantiques* :

Étienne s'assit au piano et commença à jouer, avec deux doigts, un vieil air

⁶⁵ BERNARD, Harry, «L'idée baudelairienne au Canada», *Essais critiques*, Montréal, Librairie d'Action Canadienne-française, 1929, p. 23.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 22.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 12.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 22.

⁶⁹ BERNARD, Harry, *L'homme tombé*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1924, p. 158.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 161.

⁷¹ *Ibid.*, p. 159.

⁷² *Ibid.*, p. 161.

⁷³ *Ibid.*, p. 171-172.

monotone. Il appuyait pesamment sur les touches, scandant les notes d'un hochement de tête. Il n'entendait rien à la musique, et n'avait pas le cœur à s'amuser⁷⁴.

La mélancolie qui accable Étienne, tel un héros romantique, est la conséquence du rêve qui l'emporte sur la réalité. Victime de ses illusions, il troque le réel pour des idées «fausses», qui rejaillissent sur sa santé mentale et physique. Ce dénouement est donc dans l'ordre des choses pour Bernard : une vie saine se tient loin des chimères du romantisme, du cinéma ou de toute forme d'art associé au rêve ; elle est plutôt faite de fermeté, de clarté et de sobriété. Ou, comme Étienne le constate en observant le bonheur de Ghislaine et de Jean : «Heureux sont les sages qui bâtissent sur le roc⁷⁵!» Il n'est pas étonnant que Bernard choisisse de clore ainsi son texte sur ces paroles de l'Évangile selon saint Matthieu. Il s'agit d'un passage où le Christ enseigne ce qu'est un vrai disciple :

Quiconque écoute ces paroles que je viens de dire et les met en pratique, peut se comparer à un homme avisé qui a bâti sa maison sur le roc. La pluie est tombée, les torrents sont venus, les vents ont soufflé et se sont déchaînés contre cette maison, et elle n'a pas croulé : c'est qu'elle avait été fondée sur le roc. Et quiconque entend ces paroles que je viens de dire et ne les met pas en pratique, peut se comparer à un homme insensé qui a bâti sa maison sur le sable. La pluie est tombée, les torrents sont venus, les vents ont soufflé et se sont rués sur cette maison, et elle s'est écroulée. Et grande a été sa ruine⁷⁶.

Cette parabole, tout en inscrivant le discours qui traverse le roman dans la tradition biblique, offre une double métaphore. D'abord, elle illustre la ruine d'un mariage dont les fondations étaient faites de chimères et de rêveries. Étienne n'a pas eu la fermeté d'esprit nécessaire afin de combattre les menaces qui s'abattaient sur lui. Ensuite, elle enseigne et avise, indique le chemin à suivre afin d'éviter la déroute, tel un apostolat. En effet, *L'homme*

⁷⁴ *Ibid.*, p. 172.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 173.

⁷⁶ L'Évangile selon saint Matthieu, (7, 24-27), *La Bible de Jérusalem*, Les éditions du Cerf, 1998, p. 1660.

tombé est un appel à l'action sociale, à construire et à défendre un espace à habiter. Avec son roman, Bernard tente de démasquer les leurres et de mettre en lumière les valeurs et les idées qui, à ses yeux, sont dignes de constituer une base solide à l'édification d'une nation et d'une *littérature canadienne*.

Tout au long de la rédaction de *L'homme tombé*, le jeune journaliste du journal *Le Droit* d'Ottawa a été plongé dans un climat qui forme sa vision du monde et le sensibilise. Sa connaissance de la politique internationale, tout particulièrement des conflits impliquant l'Empire britannique, confirme ses convictions en regard des politiques anglaises et du traitement accordé aux minorités. C'est dans ce contexte que son nationalisme et sa volonté de défendre la langue française au Canada se retrouvent dans les pages de son premier roman. De plus, le futur collaborateur de *L'Action française* de Montréal s'inspire du directeur de *L'Action française* de Paris, Charles Maurras. Nous avons pu constater qu'il y avait au Canada français une sensibilité maurrassienne dont certains aspects parcourent le récit de Bernard. Selon ce discours maurrassien, la tradition, la culture classique, l'éducation, un certain antisémitisme, le refus du romantisme sont autant de valeurs qui doivent être défendues sans relâche, sans quoi l'américanisme et autres «menaces» risquent de mener à la ruine l'individu et sa communauté. Enfin, le cinéma, élément symbolique déterminant, participe d'une aliénation par son caractère américain, mais également en tant que forme d'art propice à nourrir l'imaginaire, «la folle du logis», amenant le sujet vers un état de déréalisation et de mélancolie. État antithétique aux valeurs de Bernard, qui souhaite fonder une littérature canadienne saine et vivifiante.

La condamnation par le pape Pie XI des doctrines de *L'Action française* de Paris en 1926 aura comme conséquence, selon Bernard, de «désorienter» de nombreux lecteurs canadiens-français⁷⁷. En effet, *L'Action française* de Montréal devient en 1928 *L'Action canadienne-française* afin de se distinguer de sa consœur parisienne. Cette fidélité à l'Église catholique se fait sentir autant dans le milieu journalistique que clérical : on ne s'affiche plus maurrassien au Québec. Dans son second roman, *La terre vivante*, qui lui vaudra un autre prix David, on ne retrouve d'ailleurs aucune référence à Maurras. Cependant, le récit emprunte en quelque sorte la même trajectoire, sous l'influence de Lionel Groulx et de l'idéologie clérical-nationaliste.

⁷⁷ Concernant les réactions québécoises à cette condamnation, un extrait d'un article de Bernard rédigé dans *Le Courrier de Saint-Hyacinthe* du 7 janvier 1927 est cité dans LAMONDE, Yvan, *Histoire sociale des idées au Québec (1896-1929)*, Éditions Fides, 2004, p. 180. L'ouvrage peut également être consulté par qui voudrait en connaître davantage sur le dissentiment – Rome désapprouve avant tout le «Politique d'abord» de Maurras, qui inféode le religieux à l'idéologie politique de *L'Action française* – entre la revue et l'Église.

CHAPITRE II – *La terre vivante*

Vos remarques ne m'ont pas déplu, loin de là. J'en ai mis à profit le plus que je pouvais et j'ai refait complètement le volume depuis que vous l'avez lu. Je vous remercie de ne pas me cacher mes vérités et de me donner ainsi quelque moyen pratique de me corriger.

Extrait d'une lettre de Harry Bernard à Lionel Groulx à propos de *La terre vivante*

Au chapitre précédent, nous avons pu constater que la sensibilité maurrassienne qui traverse *L'homme tombé* de Harry Bernard s'inscrit dans le discours nationaliste de Lionel Groulx. Tant le mentor que l'élève s'inspirent de Maurras, mais également de tout le courant régionaliste français qui prend de l'ampleur après la guerre franco-allemande de 1870 dans la plupart des provinces afin de faire contrepoids au centralisme parisien. L'influence de ce mouvement nationaliste, incarné surtout par l'auteur des *Déracinés* (1897), Maurice Barrès, sera importante chez les auteurs régionalistes d'ici, pour qui le salut national passe par la littérature. Ainsi, de Camille Roy à Lionel Groulx, la littérature canadienne-française sera indissociable du mouvement régionaliste.

Un livre publié en 1925 à la Bibliothèque de l'Action française de Montréal arborant le titre *La terre vivante* ne peut d'emblée qu'être apposé du sceau ingrat de *roman du terroir*, de quoi rebuter la plupart des lecteurs d'aujourd'hui. Pourtant, Bernard, se considérant comme un auteur régionaliste, se défend d'écrire des romans terroiristes. Comment donc qualifier ce roman qui parle de la terre, mais qui ne serait pas à proprement parler un roman de la terre ?

Afin de soupeser cette question, nous nous pencherons, dans un premier temps, sur le courant littéraire auquel l'œuvre appartient ainsi que le contexte social entourant sa rédaction. Dans un deuxième temps, nous verrons comment l'auteur régionaliste en appelle à la science afin de s'assurer de décrire et de nommer avec véracité le territoire. Enfin, nous tenterons de comprendre comment s'articule le discours symbolique qui départage le *vrai* du *faux*, faisant ainsi le procès de la tradition et de la modernité, définissant du même coup la relation entre le sujet et son environnement.

***La terre vivante* (1925) de Harry Bernard : un produit de son époque**

Alors que Harry Bernard se consacre à l'écriture de son second roman, *La terre vivante* (1925), le jeune médecin Philippe Panneton, qui sera connu plus tard sous le pseudonyme de Ringuet, publie avec le journaliste Louis Francoeur un pastiche de textes canadiens-français. En effet, les deux courants littéraires ayant cours à l'époque sont parodiés dans les pages de *Littératures à la manière de...*⁷⁸ Pour les auteurs, il s'agit en quelque sorte de crever l'abcès d'une dualité qui dure depuis trop longtemps : la querelle entre régionalistes et exotiques⁷⁹.

La querelle relève principalement d'une opposition au régionalisme, courant littéraire dominant au Canada français depuis le début du XX^e siècle. À dire vrai, il n'est pas aisé de déterminer quand commence et quand finit le régionalisme dans la littérature québécoise. Maurice Lemire situe la période entre 1902 et 1940⁸⁰. Selon lui, le nationalisme littéraire de Camille Roy et Adjuvar Rivard marque le début du mouvement, tout particulièrement la fondation en 1902 par ce dernier, linguiste et professeur de diction à l'Université Laval, de la Société du parler français au Canada. La qualité de la langue et ses particularités propres selon le paysage dans lequel elle évolue seront au cœur des préoccupations de Rivard :

À l'instar d'autres linguistes, il aurait pu se contenter de comparer la langue parlée à la langue normée. Mais le contexte régionaliste français lui fournit

⁷⁸ FRANCOEUR, Louis, PANNETON, Philippe, *Littératures à la manière de...*, Éditions Édouard Garand, Montréal, 1924.

⁷⁹ Nous ne nous pencherons pas ici sur le conflit en tant que tel, mais le lecteur soucieux d'en connaître davantage sur la question pourra consulter les ouvrages suivants : HAYWARD, Annette, *La querelle du régionalisme au Québec (1904-1931) : vers l'autonomisation de la littérature québécoise*, Le Nordir, 2006. GARAND, Dominique, *La griffe du polémique : le conflit entre les régionalistes et les exotiques : essai*, L'Hexagone, 1989.

⁸⁰ LEMIRE, Maurice, *Le mouvement régionaliste dans la littérature québécoise (1902-1940)*, Éditions Nota bene, 2007.

l'occasion de poser autrement le problème. Ses compatriotes ne seraient-ils pas tout simplement des provinciaux qui réclament le droit de se distinguer des Parisiens ? Grâce aux premiers numéros du *Bulletin du parler français au Canada*, il noue des relations avec les régionalistes français pour savoir jusqu'à quel point les différences varient d'une province à l'autre⁸¹.

La visée n'est donc pas uniquement de bien parler le français, mais de déterminer un « bon usage canadien » tout en préservant la pureté de la langue en entretenant une relation étroite avec la France. Ainsi, le régionalisme, à la fois expansion du mouvement français et expression de la singularité canadienne, serait l'affirmation de l'identité française en Amérique. Une littérature aux sujets canadiens, respectueuse des traditions et de son origine.

La cause est également sociale. Le régionalisme n'est pas particulier au Québec. D'autres cultures visent à préserver leur mode de vie contre l'uniformisation provoquée par l'industrialisation et la modernité. Comme il a été démontré précédemment, la France nationaliste influencera l'élite nationaliste canadienne-française. Les idées de Maurras ou des proches de l'Action française de Paris trouvent une légitimité dans le contexte canadien :

En 1898, Charles Maurras publie une brochure intitulée *L'idée de la décentralisation*. Son discours sur le centralisme véhicule un déterminisme matérialiste qui lie l'individu à la collectivité. Coupé de ses racines, ce dernier se transforme en robot qui obéit sans restriction aux impulsions du moment. Les jeunes provinciaux qui vont chercher fortune à Paris s'exposent à la perte de leur parler, de leurs coutumes et de leur singularité, qui les expose aux moqueries des Parisiens. D'après Barrès, l'individu défini par ses racines familiales ne pourrait être lui-même qu'en leur restant fidèle⁸².

Les Canadiens français, affectés par les bouleversements et les transformations sociales, cherchent également à préserver leur identité et leur singularité en valorisant leurs

⁸¹ *Ibid.*, p. 64.

⁸² *Ibid.*, p. 23.

«racines», c'est-à-dire la tradition et le retour à la terre. Dans cette perspective, la littérature a donc une cause, elle devra magnifier la différence canadienne et mettre en valeur la vie simple de la paysannerie, loin des grands centres et des vices de la modernité.

Ces transformations qui affectent la société canadienne-française au cours des premières décennies du XX^e siècle et qui poussent les intellectuels à chercher des solutions sont complexes et importantes. En fait, il s'agit d'une période de transition entre deux mondes qui semblent incompatibles. Yvan Lamonde y voit un terreau propice à la réflexion et à l'émergence d'idées nouvelles :

La déstabilisation et les «déracinements» causés par l'industrialisation, l'urbanisation, l'immigration et les ramifications sociales et culturelles du capitalisme à son apogée obligent à la recherche d'une nouvelle façon d'être, de vivre, de penser individuellement et collectivement. Le moderne bouleverse l'ancien ; l'innovation est tout autant dans l'habitat, le vêtement, le travail que dans les loisirs, le transport et les façons de produire, de distribuer et de consommer une variété de biens. Ces changements signifient, sur le plan de l'histoire des idées, que les contemporains doivent penser ou repenser leur situation, intégrer l'électricité, le tramway, l'automobile, le parc d'attractions, les journaux à cinq sous ; s'adapter aux immigrants établis à Montréal ou à Saint-Boniface, aux grèves, aux «vues animées» et aux sports professionnels le dimanche. Le discours des élites ne peut plus être le même, ni les perceptions de soi dans le présent et dans l'avenir immédiat. Dans le domaine des idées et de la création intellectuelle et artistique, les contenus requièrent des contenants appropriés, les matières nouvelles commandent des manières inédites dans le traitement⁸³.

Ces nouvelles idées que distille l'époque en mutation trouveront une tribune dans les pages de la revue *L'Action française*. Celle-ci est fondée en 1917 et l'abbé Lionel Groulx en sera directeur de 1920 à 1928. Ce dernier tentera de «ramasser en synthèse, une synthèse plus précise, étoffée, les idées éparses jetées dans l'esprit de la foule par Bourassa, *Le Devoir*, toute

⁸³ LAMONDE, Yvan, *Histoire sociale des idées au Québec (1896-1929)*, Éditions Fides, 2004, p. 9.

l'École nationaliste⁸⁴». Sous sa direction, la revue est éminemment religieuse et la foi constitue un élément essentiel de la doctrine. L'Église et l'attachement à Rome ont priorité sur l'État. Pour les collaborateurs de *L'Action française* ainsi que pour de nombreux contemporains, la langue française est gardienne de la foi en Amérique. Groulx s'efforcera donc de définir les objectifs d'une doctrine fondée sur une action française, morale, sociale et catholique.

Le mouvement attire maints intellectuels établis ou des figures montantes de la jeune génération. Dynamique et très engagée, la revue œuvre à «une action intellectuelle» qui établit les objectifs d'une littérature nationale. Le discours de la revue est également transposé dans des œuvres de fiction qui en reflètent les préoccupations, par exemple, la perte des traditions, le dualisme religieux et linguistique des mariages mixtes, le problème de «l'ennemi dans la place», la dépendance économique, etc. Afin de répandre et de diversifier son action, elle se dote d'une maison d'édition, la Librairie d'Action française, qui publiera d'ailleurs les romans de Groulx et de Bernard. Ceux-ci entretiendront pendant de nombreuses années une relation littéraire et intellectuelle. Groulx, qui fera l'éloge de *La terre vivante*, se posera comme guide et inspirateur auprès du jeune Bernard dès 1922 :

Ce sera le début d'une correspondance de dix ans et d'une collaboration continue où le jeune journaliste et jeune romancier va m'imposer le rôle de mentor ou d'un directeur intellectuel. Il me soumettra ses manuscrits ; je m'efforcerai de lui enseigner sa technique d'écrivain, sinon de romancier⁸⁵.

Nous pourrions donc affirmer que Bernard a été formé à l'école de Lionel Groulx. En effet, sa conception générique de la littérature, outre l'influence française, tels Maurras, Barrès

⁸⁴ GROULX, Lionel, *Mes mémoires, tome II*, Éditions Fides, 1971, p. 381.

⁸⁵ GROULX, Lionel, *Mes mémoires, tome II*, Éditions Fides, 1971, p. 135.

ou autres régionalistes français, relève en grande partie de la doctrine de son mentor, allant même jusqu'à le citer en exemple afin d'établir les bases d'une littérature nationale :

M. l'abbé Groulx, ce grand semeur d'idées, n'hésite pas à dire de son côté : «Grâce à Dieu... notre littérature de demain, catholique et française, promet de se faire bravement régionaliste... Souhaitons que l'on s'avise une bonne fois de la richesse de la matière canadienne, et de la nécessité d'œuvres urgentes⁸⁶.»

Bernard sera un des plus importants représentants, théoriciens et défenseurs du régionalisme littéraire au Canada français. Son intérêt et ses recherches débordant du territoire laurentien, il s'intéresse également aux États-Unis et à divers territoires géographiques européens.

Il y a cependant une confusion à l'égard de son œuvre : est-elle seulement régionaliste ou appartient-elle également au «roman de la terre» et au terroirisme ? Bernard, quant à lui, a toujours défendu qu'il écrivît des romans régionalistes et non terroiristes. Toutefois, des querelles internes ou externes au mouvement régionaliste peuvent laisser perplexe le lecteur qui cherche à s'y retrouver. Comme l'affirme Lemire, «les critiques recourent parfois indifféremment aux termes «régionalisme», nationalisme, terroirisme ou provincialisme, comme s'il s'agissait de synonymes⁸⁷». À cet égard, dans un article publié en 2002, *Le régionalisme littéraire au Canada français. Le point de vue de Harry Bernard*⁸⁸, les auteurs, qui considèrent que Bernard a été injustement associé au roman du terroir, tentent de restaurer

⁸⁶ BERNARD, Harry, «Du régionalisme littéraire», *Essais critiques*, Montréal, Librairie d'Action Canadienne-française, 1929, p. 49.

⁸⁷ LEMIRE, Maurice, *Le mouvement régionaliste dans la littérature québécoise (1902-1940)*, Éditions Nota bene, 2007, p. 20.

⁸⁸ TREMBLAY, Micheline, GAUDREAU, Guy, «Le régionalisme littéraire au Canada français. Le point de vue de Harry Bernard», *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol.5 n° 1, 2002.

une distinction essentielle à leurs yeux et ainsi démontrer que Bernard n'écrivait que des romans régionalistes. Selon eux, Bernard écrit des romans qui s'enracinent dans le milieu canadien, comme le veut le mouvement régionaliste, et non des romans associés à l'idéologie de conservation. Il ne ferait donc jamais la promotion de valeurs telles que «la valorisation d'un passé glorieux, le salut par la terre, le mépris de la ville et du progrès, la méfiance envers l'étranger.⁸⁹» Ils ajoutent également que les romans de Bernard «s'éloignent passablement» des contraintes que les romanciers du terroir devaient respecter : «le père devait l'emporter sur le fils, la tradition sur la nouveauté, la campagne sur la ville, la religion sur l'impiété. La soumission, l'esprit de sacrifice et de renoncement [...] l'abandon à la volonté divine.⁹⁰» Afin de défendre leur point de vue, les auteurs soutiennent des arguments qui sont pour le moins discutables :

Ses deux premiers romans, par exemple, *L'homme tombé* et *La Maison vide* [sic] se déroulent dans un cadre urbain (Saint-Hyacinthe pour le premier, Ottawa pour le second). En outre, l'autorité ne l'emporte pas toujours. Ainsi, dans *L'homme tombé*, Étienne Normand épouse Alberte Dumont en dépit des recommandations de sa mère et, dans sa vie conjugale, se soumet trop facilement - selon certains -, aux caprices de sa femme⁹¹.

Or, le deuxième roman de Bernard n'est évidemment pas *La Maison vide*, publié en 1926, mais *La terre vivante*, publiée en 1925. Il est d'ailleurs étonnant que les auteurs aient escamoté l'œuvre, puisqu'elle apparaît bel et bien en seconde place dans la bibliographie chronologique qui se retrouve dans leur article. L'omission est cependant moins surprenante si l'on considère le discours qui traverse *La terre vivante* : le roman est peut-être *régionaliste* tel que l'entend Bernard, mais comme il sera établi dans ce chapitre, il est néanmoins imprégné du

⁸⁹ *Ibid.*, p. 165.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 166.

⁹¹ *Ibid.*, p. 166.

discours clérico-nationaliste, donc de l'idéologie de conservation. Ainsi, plusieurs aspects du roman du terroir cités précédemment parcourent le récit. Dans un deuxième temps, leur analyse de *L'homme tombé* nous apparaît également problématique. Comme il a été démontré dans le premier chapitre, *L'homme tombé*, le premier roman de Bernard, est en phase avec le discours clérico-nationaliste défendu par Groulx et *L'Action française* de Montréal. Seule une lecture superficielle pourrait ignorer que le roman est une mise en garde contre certains comportements, et ainsi ne pas reconnaître que ceux-ci ne sont pas simplement des observations *régionalistes*, mais bien des comportements à proscrire. Force est de constater que les auteurs ne tiennent pas compte de la finalité du roman : la chute d'un homme qui s'éloigne des valeurs de la tradition, du sacrifice, du dévouement et de la religion catholique. Nous pouvons donc statuer en affirmant que Bernard est sans aucun doute un écrivain régionaliste, mais qu'il serait vain de vouloir le dissocier du roman du terroir, auquel il a certainement contribué, qu'il le veuille ou non, en raison des idées qu'il partageait avec la doctrine de Groulx et de *L'Action française* de Montréal.

Qu'est-ce au juste que l'idéologie clérico-nationaliste à laquelle on attribue une vision pessimiste des transformations économiques et un repli sur soi ? Nous retiendrons ici cette définition :

Le projet clérico-nationaliste est systématiquement tourné vers le passé. Il se caractérise par le rejet des valeurs nouvelles et par le repli constant sur la tradition canadienne-française et catholique. Les porte-parole de cette idéologie sont convaincus que pour survivre comme peuple, les Canadiens français doivent s'accrocher à ces valeurs traditionnelles et les conserver comme héritage précieux. L'abbé Lionel Groulx écrit en 1921 : «Plus nous gardons nos vertus françaises et catholiques, plus nous restons fidèles à notre histoire et à nos traditions, plus aussi nous gardons l'habitude d'aimer ce pays comme notre seule patrie, plus nous restons l'élément irréductible à l'esprit

américain, le représentant le plus ferme de l'ordre et de la stabilité⁹².»

Ce projet de société s'articule autour de trois éléments de base : la famille comme unité sociale fondamentale, la religion comme principe d'ordre et d'autorité et, finalement, l'agriculture et le mode de vie rural. *La terre vivante* de Bernard, à la fois un modèle de roman régionaliste – description de l'originalité des mœurs canadiennes – et un modèle de littérature au service de la doctrine de Groulx, s'inscrit de ce fait, selon Lemire, dans un courant en manque de «vérité», car condamné «à l'image d'Épinal⁹³». En effet, la trame du roman pourrait se résumer à ces mots prononcés à quelques reprises par des figures d'autorité (le père Beaudry et l'abbé Beurivage) ou des personnages ayant retrouvé un sens à leur vie (Marie Beaudry et Éphrem Brunet) : «il faut rester avec son monde». Par exemple, dans le but de nourrir cette conviction, Bernard représente la table familiale comme un lieu d'abondance :

Ainsi qu'il convient, madame Beaudry s'excusa de n'avoir pas grand'chose, bien que ses abondantes provisions, comme celles de toutes les fermes canadiennes, eussent nourri un régiment⁹⁴.

En lisant cette antithèse doublée d'une hyperbole, on pourrait presque croire qu'en 1925, il n'y avait aucune raison valable de quitter la campagne vers l'Ouest canadien, les États-Unis ou la ville pour trouver un travail, car derrière la modestie et la simplicité de la paysanne canadienne-française, se cacherait un grenier intarissable de victuailles. Pourtant, la misère était le lot de nombreuses familles canadiennes dont la terre ingrate ne répondait pas aux promesses d'abondance⁹⁵.

⁹² LİNTEAU, Paul-André, DUROCHER, René, ROBERT, Jean-Claude, *Histoire du Québec contemporain. De la Confédération à la crise (1867-1929)*, Les Éditions du Boréal express, 1979, p. 608.

⁹³ LEMIRE, Maurice, *Le mouvement régionaliste dans la littérature québécoise (1902-1940)*, Éditions Nota bene, 2007, p. 60.

⁹⁴ BERNARD, Harry, *La terre vivante*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1925, p. 15.

⁹⁵ Le lecteur qui désire une compréhension détaillée de l'économie du secteur agricole au Québec de 1897 à

Si nous devions qualifier l'ouvrage de «roman à thèse», la thèse de l'agriculturisme se retrouverait dans ce passage où le prêtre, après avoir rencontré le jeune Éphrem, désœuvré, en ville, tente de convaincre celui-ci de rentrer au bercail :

Ils sont trop nombreux, les cultivateurs comme toi, les bons fils d'habitants, qui perdent leur jeunesse et leur vie, souvent leur âme, dans les villes... Ceux qui se transplantent, la plupart du temps, le regrettent. Mais alors, il est trop tard pour revenir sur ses pas... Et c'est pourquoi vous avez des milliers de malheureux, dans tous les grands centres, au Canada comme aux États-Unis, qui tirent le diable par la queue, réduisent leur famille à la misère et finissent leur vie sur un lit d'hôpital. Je te prie de m'écouter, et de ne pas commettre, en te jouant, une de ces erreurs qui compromettent l'existence... [...] Les villes sont déjà surpeuplées ; elles n'ont pas besoin de tes bras, ni de ceux de tes semblables. Autrement dit, tu n'as pas une chance sur cent de réussir ici, de percer, de t'assurer une existence seulement égale à celle que tu dédaignes⁹⁶.

Comme il en était question auparavant, nous pouvons penser ici à Maurras ou à Barrès, pour qui l'individu coupé de ses racines risque la perte de son identité, donc la perte de «son âme». Le discours agriculturiste est également une opposition au libéralisme triomphant depuis les dernières décennies du XIX^e siècle. En effet, dans ce discours, l'individu ne peut trouver sa place au soleil dans le développement économique et le progrès individuel, comme si son seul salut résidait exclusivement dans le retour à la terre. D'ailleurs, à ce moment du récit, Éphrem est employé au Dominion Bridge à Lachine, un symbole à l'époque du développement économique et de la domination des capitaux anglais.

Les considérations qui précèdent nous amènent à constater que le régionalisme de Bernard s'inscrit dans une mouvance nationaliste dont la tête dirigeante est le directeur de

1929 peut consulter le chapitre 23 «L'économie rurale», dans LINTEAU, Paul-André, DUROCHER, René, ROBERT, Jean-Claude, *Histoire du Québec contemporain. De la Confédération à la crise (1867-1929)*, Les Éditions du Boréal express, 1979, p. 428-449.

⁹⁶ BERNARD, Harry, *La terre vivante*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1925, p. 181.

L'Action française de Montréal, l'abbé Lionel Groulx. Ce régionalisme inspiré de France déborde en effet de la pratique littéraire en véhiculant des éléments discursifs qui convergent vers le politique et la doctrine cléricalo-nationaliste. Toutefois, le régionalisme n'est pas que cela : il y a dans l'œuvre de Bernard, entre autres, le désir de s'approprier correctement le territoire, c'est-à-dire de le connaître et de le nommer en évitant les inepties de toutes sortes qu'il constate dans les romans canadiens. C'est donc par la connaissance des sciences naturelles que l'auteur régionaliste saura représenter fidèlement le territoire laurentien.

Le régionalisme et la science

Même si les auteurs régionalistes au Canada français perçoivent le territoire comme une province de la France, ceux-ci doivent néanmoins produire des œuvres qui expriment l'originalité canadienne afin de se distinguer de la mère patrie. Outre la langue et les mœurs, les caractéristiques de la nature canadienne doivent faire l'objet d'une connaissance rigoureuse. Or, en 1925, une figure de proue du milieu scientifique constate une lacune importante en ce domaine⁹⁷: «Le frère Marie-Victorin en voit la preuve dans l'ignorance de presque tous les écrivains de la botanique de leur pays⁹⁸.» Ce constat est partagé par celui qui a conservé toute sa vie une curiosité pour la nature tout en œuvrant à la diffusion des sciences naturelles. En effet, l'intérêt de Bernard pour la faune et la flore est tel qu'il deviendra spécialiste dans certains domaines, produisant ainsi des textes de vulgarisation scientifique pour les jeunes (*L'ABC du petit naturaliste canadien*) et contribuant à de nombreuses revues, par exemple, *la Revue chasse et pêche* ou *Forêt et conservation*. Ce désir de connaître et d'approfondir le territoire est ici encore inspiré par son mentor :

L'abbé Groulx écrit : «nous nous promenons en aveugle dans un paysage de beauté et de souvenirs. Si nous songions aux cicatrices que la patrie porte encore à son visage aimé, aux leçons d'énergie qui jaillissent du sol devenu producteur de blé.» Ce sol, il importe de le connaître, de l'aimer mieux en le connaissant mieux. Il faudra encore se pencher, pour y arriver, sur ces sciences qui rebutent au premier abord, et qui s'appellent la géographie, humaine et physique, la géologie, la topographie ; il faudra se familiariser

⁹⁷ Le frère Marie-Victorin (Conrad Kirouac, 1885-1944), fondateur du Jardin botanique de Montréal, a publié des œuvres importantes qui ont fait découvrir les caractéristiques du paysage local, notamment les *Récits laurentiens* (1919), *Croquis laurentiens* (1920) et, sa principale contribution, *La Flore laurentienne* (1933). En effet, il aura un réel souci d'amener les écrivains d'ici «à commencer à balbutier l'alphabet propre du pays laurentien». Ce travail de relecture du point de vue du naturaliste professionnel, il le fera, par exemple, dans «*Menaud, maître-draveur* devant la nature et les naturalistes», discours présidentiel prononcé à la Société canadienne d'Histoire naturelle, le 25 janvier 1938, Vol. IV, *Annales de l'ACFAS*, 1938.

⁹⁸ LEMIRE, Maurice, *Le mouvement régionaliste dans la littérature québécoise (1902-1940)*, Éditions Nota bene, 2007, p. 54.

avec le milieu à décrire, le peuple qui l'habite, la langue de ce peuple. Ce travail fait dans les choses d'ordre général, on passera à celles d'ordre plus immédiat. L'écrivain étudiera soigneusement, dans la grande, la petite patrie qu'est la sienne, ou celle qu'il adopte pour les fins de son œuvre. Il la situera dans l'histoire et dans la région, se pénétrera de la chronique régionale et locale. Il sera curieux, et cela importe, des flores et faunes du milieu exploité. Il voudra parler avec science des essences forestières, des fleurs des champs, des légumes, des fruits dans les jardins. Il connaîtra encore les bêtes qui animent les broussailles, les oiseaux qui nichent dans les taillis ou le faite des granges, les poissons des rivières et des lacs, les insectes qui infestent l'air, mangent les feuilles, fourmillent sous les pierres et les troncs d'arbre pourris⁹⁹.

Ainsi, dirons-nous, chaque pierre qui jonche le territoire doit être levée, soupesée, étudiée, et le levier utilisé pour accomplir ce travail sera issu de la méthode scientifique. À cet égard, Bernard est souvent intransigeant envers les auteurs régionalistes qui, malgré eux, représentent la nature de façon fantaisiste. Il consacrera plusieurs pages à dénoncer, par exemple, les inepties dans l'œuvre de Blanche Lamontagne :

Ainsi l'auteur nous parle sans sourciller, à tout propos, de thym et de marjolaine. Elle chante le lierre qu'elle aperçut un jour dans la forêt gaspésienne ; elle fait grimper le lierre *sur les épaules des vieux pins*, comme si le lierre et les plantes grimpantes en général, avaient coutume de s'attacher aux arbres conifères. Ailleurs, dans un même coin de forêt, elle fait voisiner le saule et le chêne, la fougère et le pourpier, sans s'arrêter à songer que le saule ne pousse guère en forêt, auprès des chênes, et que le pourpier est une mauvaise herbe de jardin. Ailleurs encore, elle trouve des *tons de marbre* aux ormes, elle nous parle de l'herbe des sillons et des feuilles des pins¹⁰⁰.

Bernard poursuit en affirmant qu'«elle n'a pas plus de respect pour les animaux que pour l'arbre et la plante.» C'est donc une évidence pour lui que la littérature doit enseigner, qu'elle a un devoir pédagogique et que les auteurs sérieux ne peuvent ignorer les sciences naturelles. Dans *La terre vivante*, cette culture savante est incarnée par le curé du village, qui

⁹⁹ BERNARD, Harry, «Du régionalisme littéraire», *Essais critiques*, Montréal, Librairie d'Action Canadienne-française, 1929, p. 54.

¹⁰⁰ BERNARD, Harry, «Blanche Lamontagne», *Essais critiques*, Montréal, Librairie d'Action Canadienne-française, 1929, p. 103.

«autrefois, pendant ses années de grand séminaire, s'était passionné de botanique et d'herborisation¹⁰¹». Ainsi, contrairement au regard simple que le paysan porte sur les choses, quand le prêtre peut se libérer l'esprit de ses préoccupations, il regarde la flore canadienne à travers une sorte de poésie savante :

En ce jour clair d'été, pendant que les guêpes bourdonnent, que le vent chaud courbe les tiges du blé neuf que des alouettes aux pattes fines, là-bas, au bord de l'eau, sautillent sur le sable humide, il se répète à lui-même les mots d'une langue mystérieuse : labiées, crucifère, ombelles simples ou composées... De chaque côté de la route, dans les champs, les fleurs abondent. Les éternels boutons d'or et les taches blanches des marguerites, à première vue, attirent seuls les regards. Mais le prêtre, rompu aux choses de la terre, déchiffre la campagne couramment. Tout à l'heure il a remarqué des épervières orangées, feuilles oblongues et tiges poilues, que les gens appellent bouquets rouges. Mêlée au trèfle d'une prairie, voici maintenant de l'herbe à cinq coutures, balançant sur pédoncule raide les anthères jaunes de ses fleurs. Plus loin, des grappes de patiences crépues ; de la moutarde roulante et de la fausse giroflée, plantes de même famille. De la cameline, des nielles encore fermées, qui étaleront en juillet, parmi les grains mûrissants, leurs cinq pétales pourpres¹⁰².

Ces passages phytologiques qui ponctuent régulièrement le roman, bien qu'édifiants et pédagogiques, provoquent cependant une distanciation entre l'auteur et son sujet, comme si l'érudition à la fois de l'auteur et du prêtre venait tracer la ligne de démarcation entre les lettrés et les paysans. La scientificité du regard sur la flore a donc comme effet de trahir un élitisme qui tient à distance l'objet à décrire. Il s'agit ici d'un paradoxe important, car comme nous le verrons plus loin, le paysan a un rapport beaucoup plus simple et pragmatique à la terre ; et cette simplicité, qui est idéalisée et valorisée par l'auteur, est justement mise en péril par ceux qui ont accès à l'éducation et à la culture. Nous pourrions constater qu'il y a, par conséquent, sur les bases d'une culture savante et une culture paysanne, une contradiction discursive qui

¹⁰¹ BERNARD, Harry, *La terre vivante*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1925, p. 114.

¹⁰² *Ibid.*, p. 114.

parcourt le roman.

Autant la rigueur est de mise en matière de faune et de flore, la science historique est non négligeable pour Bernard : «l'écrivain qui s'adonne au roman historique assume une forte part des responsabilités de l'historien¹⁰³.» Partant de ce principe, il ne ménage pas ses critiques à l'égard du roman *Les habits rouges* de Robert de Roquebrune. Il discrédite la vérité historique du récit en affirmant que «M. de Roquebrune, dans son livre, semble s'être donné pour objet d'être aussi peu historien que possible¹⁰⁴.» Bernard tient également à ce que la *vérité* soit représentée dans chacun des éléments particuliers de la vie canadienne :

À noter aussi que le passage contient un détail inexact, qui étonnerait fort nos habitants des campagnes : «Alors, les fers du cheval mordaient la glace vive et d'Armontgorry, sous l'épaisseur transparente, voyait le fleuve couler, mystérieux et prisonnier.» Tous les Canadiens, et M. de Roquebrune le premier, savent qu'il n'est guère possible, malgré la meilleure volonté du monde, de voir l'eau des rivières gelées, quand l'épaisseur de la glace est telle qu'on y trotte avec chevaux et traîneaux¹⁰⁵.

Tatillon, Bernard ? Sans doute un brin, mais n'oublions pas qu'à ses yeux la littérature participe d'un projet national d'appropriation du territoire, qu'elle a alors le devoir d'informer scrupuleusement le lecteur des réalités de la région qui sert de cadre au récit. Comme le précise Maurice Lemire, «pour Harry Bernard, la littérature vaut donc les services qu'elle peut rendre¹⁰⁶.» C'est ainsi que *La terre vivante*, outre la botanique et le monde animal, nous instruit au sujet de divers aspects de la vie des paysans. Par exemple, le moulin de la région sera

¹⁰³ BERNARD, Harry, «R. de Roquebrune», *Essais critiques*, Montréal, Librairie d'Action Canadienne-française, 1929, p.137.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 137.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 147.

¹⁰⁶ LEMIRE, Maurice, *Le mouvement régionaliste dans la littérature québécoise (1902-1940)*, Éditions Nota bene, 2007, p. 131.

présenté de façon détaillée :

Le moulin de La chute existe depuis bientôt cent ans, jeté sur la rivière Noire, à quatre milles de Saint-Éphrem d'Upton. C'est les moulins qu'il faudrait dire, plutôt que le moulin. On y trouve une énorme scie ronde qui taille en planche les troncs apportés de la forêt, des meules pour broyer le grain, des machines qui cardent la laine grasse des moutons. Remarquablement situés, mus par l'eau que retient une digue, les moulins desservent à la fois les paroisses de Saint-Éphrem, de Saint-Liboire et de Saint-Valérien. Les gens y viennent chaque année de six lieues à la ronde, à des époques fixes, par habitude autant que par besoin¹⁰⁷.

Objectivement, presque à la façon d'un ouvrage technique, on y apprend l'âge du bâtiment, sa situation géographique, ses fonctions particulières, etc. D'autre part, dans le domaine des mœurs et coutumes, Bernard porte un regard qui évoque celui de l'ethnologue. Les rituels entourant la fête de la Sainte-Catherine seront ainsi présentés dans les moindres détails. Ou encore, les événements agissant comme lien social sont dépeints de façon minutieuse :

Un bazar eut lieu, au bénéfice des œuvres paroissiales, organisé par les Dames de Sainte-Anne et les Enfants de Marie. Pendant les six semaines antérieures à l'ouverture, une activité fiévreuse régna parmi la population. Les dames passèrent de porte en porte, recueillant les dons. Les uns offraient de l'argent ou des objets qui seraient tirés au sort, les autres des galantines tremblotantes, des pâtisseries, des fruits en conserve pour le banquet du dernier soir. Une vente de paniers était au programme. Toutes les filles des environs, et pas que les jeunes, rivalisèrent de zèle dans la préparation de leurs offrandes. Les fêtes de charité, bazar, kermesse, tombolas, attirent les garçons de partout. Quand il s'y joint une vente de paniers, l'intérêt redouble, car l'acheteur d'un lot partage avec la donatrice la bonne chère qu'elle lui a aménagée. Cela procure des galants, sinon un mari. Avec l'exposition agricole du comté et la séance annuelle du cercle dramatique des jeunes gens, le bazar est une célébration de l'année¹⁰⁸.

En brossant ainsi un tableau des pratiques culturelles, de la nature, de l'architecture et

¹⁰⁷ BERNARD, Harry, *La terre vivante*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1925, p. 27.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 201.

de la toponymie de la communauté qu'il observe, Bernard respecte les préceptes du régionalisme littéraire. Comme il en était question précédemment, son regard se veut aussi rigoureux que celui de la science. C'est donc qu'il cherche à se maintenir invariablement du côté de la vérité. Cette vérité, comme maints auteurs régionalistes, il croit la trouver dans la réalité de la vie simple des paysans, comme si ceux-ci avaient conservé une pureté qui les préservait du faux, de l'illusion. Pourtant, ici de nouveau, comme dans *L'homme tombé*, les personnages de *La terre vivante* sont confrontés aux ombres de la réalité.

Le rêve et la réalité

*Ce fut un Vaisseau d'Or, dont les flancs diaphanes
Révélaient des trésors que les marins profanes,
Dégoût, Haine et Névrose, entre eux ont disputés.*

*Que reste-t-il de lui dans la tempête brève ?
Qu'est devenu mon cœur, navire déserté ?
Hélas ! Il a sombré dans l'abîme du Rêve !*

Émile Nelligan
Le Vaisseau d'Or

*Autour d'elle [Marie Beaudry], ce n'était donc que souffrance !
Que valaient la vie, les biens de ce monde, puisqu'on n'y trouve
pas le bonheur ? Une pensée la frappa : le but de la vie, en
somme, c'est la mort. À quoi bon le reste ? Des paroles de
cantiques lui revinrent : Tout n'est que vanité, mensonge,
fragilité... Pourquoi chercher ici-bas des joies qui ne durent
pas ? Et la vie n'est-elle pas meilleure si l'on sait trouver sa joie
dans le renoncement, dans le sacrifice de soi pour le bonheur
des autres ?*

La terre vivante

Comme nous le rappelle Lemire, «le roman de la terre ou roman du terroir se fonde sur la relation de l'homme avec la terre, une sorte de mariage qui repose avant tout sur la fidélité¹⁰⁹.» L'union est souvent menacée par l'attrait qu'exerce la ville auprès de certains protagonistes¹¹⁰. Cette problématique, au cœur de l'intrigue de *La terre vivante*, est l'occasion d'exposer la duplicité du citadin et corollairement son influence néfaste sur la vie agraire. Marie hésite entre deux parties : d'un côté, Éphrem Brunet, fils de cultivateur que le père de l'indécise voudrait avoir comme gendre afin d'assurer le maintien de sa terre ; de l'autre,

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 174.

¹¹⁰ Ce thème est exploité dans plusieurs romans du terroir, notamment dans *L'appel de la terre* de Damase Potvin et *La pension Leblanc* de Robert Choquette.

Fernand Bellerose, jeune médecin de la ville qui lui fait entrevoir une ascension sociale avantageuse. Ces deux personnages incarnent l'opposition entre la nature et la culture qui traverse le roman.

Dans cette dualité, les valeurs de la tradition – de la nature¹¹¹ – sont personnifiées par Éphrem, qui «connaissait comme pas un son métier d'habitant¹¹²» et «ne formait qu'un avec la charrue et les bêtes¹¹³». En effet, c'est à travers une union avec Éphrem que Marie pourrait assurer la pérennité de la terre et de la tradition. En contrepartie, la culture¹¹⁴ est représentée par Fernand qui, pour sa part, est «élégamment mis, fin causeur¹¹⁵», «le médecin aux jolies manières, qui tournait si discrètement les compliments¹¹⁶.» Celui-ci est plutôt l'agent corrompateur qui met en péril la survie de la structure familiale et de la terre. En effet, ce citoyen malhonnête ne cherche pas réellement à marier Marie, car il prépare en catimini en ville un mariage d'affaires pour réussir sa carrière. Cette caractéristique frauduleuse du citoyen mise en place par le discours narratif est régulièrement corroborée par le discours direct. Par exemple, pour le père Beaudry, il n'y a pas d'hommes au-delà des limites de la campagne :

¹¹¹ Comme le fait remarquer Jacques Cardinal dans son article «Le poids des choses. Tradition et modernité dans *Trente arpents* de Ringuet», *Religiologiques*, 27, printemps 2003, p. 149-186, «le discours identitaire de la tradition suppose ainsi cette parfaite adéquation du paysan à l'ordre naturel. De là, d'ailleurs, la mise en représentation d'un anthropomorphisme généralisé qui tend à effacer la ligne de partage entre nature et culture.» La dédicace de Bernard placée en exergue du roman révèle bien cette symbiose entre le paysan et la terre : «À la mémoire de mes ancêtres paysans, qui, comme tant d'autres, fécondèrent la terre vivante de leurs sueurs.» Ainsi, la glèbe et la chair partagent la même hérédité, d'où cette comparaison au sujet d'un bout de terre dont le père Beaudry ne voulait se départir : «[...] cela lui coûtait comme de s'arracher un membre.» (p.18) Ou encore la physionomie d'Éphrem comparée à la nature : «[...] aux bras durs comme les branches des érables». (p. 11)

¹¹² BERNARD, Harry, *La terre vivante*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1925, p. 84.

¹¹³ *Ibid.*, p. 41.

¹¹⁴ Voir également l'article de Jacques Cardinal à propos de l'opposition nature/culture. Si, comme il en était question précédemment, le paysan est du côté de la nature en raison de son lien fusionnel avec la terre, lui conférant une sorte de rapport *simple* et *authentique* au monde, le citoyen ou l'étranger, qui souvent maîtrise la parole mieux que le paysan, se place du côté de la culture, donc de l'artifice en opposition au monde *vrai* du paysan.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 71.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 73.

Qu'on vienne pas me parler de 'Phrem Brunet, entendez-vous ! Celui-là, c'est un homme ! Un homme capable, qu'est bon à l'ouvrage et qu'a pas peur de travailler ! C'est pas de comparaison avec tous ces petits farauds des villes, qui viennent se berlander à la campagne une semaine ou deux par été, les mains blanches comme des demoiselles du couvent, et qui craindraient de se griller la peau au soleil¹¹⁷...

Le dénouement viendra cautionner ce discours qui départage les *vrais hommes* (nature) des *faux hommes* (culture) quand le mensonge sera révélé et que les choses rentreront dans l'ordre, l'ordre de la nature. Si le médecin sait manier les mots, Éphrem, lui, comme tous les hommes de la campagne, est «de nature moins communicative» et «sobre de paroles¹¹⁸». Ainsi, quand il apprend que Marie aime un autre homme, il «ne dit rien d'abord, mais ses mains se resserrèrent sur le manche courbé de la hache.» Puis «il frappait de toute sa force, pressé de finir, de fatiguer son corps pour s'empêcher de penser.¹¹⁹» Au lieu de réfléchir et de faire face à la situation par la parole, Éphrem s'absorbe dans les gestes qui le rattachent à la terre. Cette caractéristique propre au paysan s'oppose, dans le discours de la tradition, à une habile maîtrise de la langue, davantage associée à la culture¹²⁰. Fernand Bellerose, qui est une menace à l'ordre traditionnel en tant que citadin éduqué et cultivé, transporte avec lui un savoir livresque qui symbolise la décadence : les mots de Verlaine. Nous l'avons vu dans la première partie, Bernard, à l'instar de Maurras, associe la littérature romantique et ses avatars à une pathologie de l'esprit. Il affirme donc que «les écrivains baudelairiens, à quelques exceptions près, furent des malades¹²¹.» Il leur reproche la peur et le dégoût de la vie, le mépris des

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 140.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 189.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 77.

¹²⁰ Notons ici un paradoxe dans le discours qui traverse le roman. D'une part, il y a le discours de la tradition qui idéalise la simplicité et la naturalité de la vie paysanne, d'autre part, la culture s'y oppose par son caractère superficiel et complexe. Or, le savoir botanique qui y est valorisé se range, quant à lui, du côté de la culture. Ainsi, le terroir est paradoxalement déchiffré et nommé par un élément (culture) qui s'oppose au discours dominant (nature) du roman.

¹²¹ BERNARD, Harry, «L'idée baudelairienne au Canada», *Essais critiques*, Montréal, Librairie d'Action

hommes, la fuite dans le rêve, la débauche, les regrets de la vie saine, de l'action, etc. De l'auteur des *Poèmes saturniens*, il dira : «Verlaine, qui se rattache aux précédents [Baudelaire, Nelligan, Rimbaud] par plus d'un côté, fut toute sa vie une victime de l'alcool, et finit, abandonné de tous, dans une indigne pension¹²².» Rappelons que Bernard tente de préserver le Canada «des écrivains qui jouent aux *poètes maudits*¹²³.» Ainsi, quand il se désole que «certains poètes canadiens prirent donc un malsain plaisir, pendant quelque temps, à cultiver la névrose¹²⁴», il pense à la bohème littéraire montréalaise fin-de-siècle. Il s'agit en fait d'une génération très créatrice qui fréquente l'École littéraire de Montréal, dont la production fut intense mais brève :

Wyczynski fait l'inventaire de l'état désastreux de ces troupes en 1900 : Nelligan a «sombé dans l'abîme du rêve», Hector Demers est menacé du même sort, Alfred Desloges meurt en août 1899, suivi bientôt de Denys Lanctôt, alors qu'Henry Desjardins, souffrant de tuberculose, exerce péniblement à Hull ses fonctions de notaire ; désemparés devant la réalité, Antonio Pelletier et Arthur de Bussières vivent au fil des jours ; les autres croupissent dans un état voisin de l'inertie¹²⁵.

En tant qu'écrivain conservateur, Bernard se méfie des conséquences de cet «abîme du rêve» et c'est ainsi que, tout comme dans *L'homme tombé*, le rêve dans *La terre vivante* est associé à la folie et à la perte des valeurs traditionnelles qui garantissent l'ordre naturel du monde. Ainsi, d'une certaine façon, ce ne sont pas tant les charmes et le statut social du citadin Fernand Bellerose qui viennent menacer l'ordre de la tradition en éloignant Marie Beaudry de la terre, mais bien ces vers *maudits* murmurés à son oreille :

Canadienne-française, 1929, p. 14.

¹²² *Ibid.*, p. 16.

¹²³ *Ibid.*, p. 8.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 17.

¹²⁵ LİNTEAU, Paul-André, DUROCHER, René, ROBERT, Jean-Claude, *Histoire du Québec contemporain. De la Confédération à la crise (1867-1929)*, Les Éditions du Boréal express, 1979, p. 622.

J'ai fait parfois ce rêve étrange et pénétrant,
 D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime,
 Et qui n'est chaque fois ni tout à fait la même,
 Ni tout à fait une autre, et m'aime, et me comprend¹²⁶...

À partir de ce moment, les mots «rêve...étrange...et pénétrant...» hantent l'esprit de Marie. Le monde traditionnel (nature) est donc menacé ici par le poème (culture) de Verlaine, *Mon rêve familier*. D'ailleurs, après l'idylle romantique loin des préoccupations de la terre, quand Marie apprend le subterfuge, le discours indirect libre nous révèle la vraie nature du rêve que représente un citadin : «elle secoue un peu la tête comme pour chasser un mauvais rêve. Ce n'est pas possible ! ce n'est pas vrai ! c'est un cauchemar dont elle est victime¹²⁷!» Tout comme dans *L'homme tombé*, la ville est source de fausses représentations ; si les revues et le cinéma américains peuvent provoquer un état de déréalisation chez l'individu, ici c'est l'influence d'une poésie parnassienne et un rapport frauduleux aux mots qui engendrent la déréalisation, comme le répète Marie après avoir retrouvé la voie de la vérité : «Quand l'autre est venu, j'ai été folle, j'ai été folle... Je comprends aujourd'hui que c'était toi [Éphrem] qui étais un homme¹²⁸...» L'homme de la ville, ce fraudeur qui appartient au monde des illusions et de la folie, n'est même plus considéré comme un homme. La tromperie révélée, la loi paternelle¹²⁹ reprend ses droits – l'élu du père, Éphrem, pourra assurer la pérennité de la terre – ainsi que la loi naturelle qui garde ses enfants près du sol nourricier, loin des illusions de la ville et des mots nocifs.

¹²⁶ BERNARD, Harry, *La terre vivante*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1925, p. 106.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 144.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 122.

¹²⁹ Le père, que l'on devine secrètement heureux de la tournure des événements, dira à Marie pour la consoler : «Je l'ai toujours dit, moi, - ta mère le sait, - qu'il faut rester avec son monde... Si on est des habitants, on se contente de la vie des habitants, et c'est encore le plus sûr moyen d'être heureux... [...] Il faut dominer ça et se faire une raison.» Le discours du père est donc associé à la raison, principe d'ordre, qui vient départager le bien du mal.

Marie s'est donc éloignée de la vérité en s'abandonnant «à la chimère¹³⁰». Elle trouvera réconfort et inspiration dans *L'Imitation de Jésus-Christ*, une œuvre de piété, qui s'ouvre sur un passage de l'Évangile selon saint Jean, «*Celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres*», destinée aux chrétiens désirant suivre les préceptes du Christ dans leur vie quotidienne. La sortie des ténèbres – des mensonges et des souffrances – se fera sur les bases de vérités au caractère de stabilité et d'immutabilité, telles que la nature et la religion. En effet, la souffrante trouvera guérison dans une sorte de retour aux sources, affirmation triomphante d'un mode de vie séculaire : «Eh oui ! Je viens reprendre la vie des habitants, celle d'autrefois [...]»¹³¹. Mue pas une force étrange, «sous la poussée d'un atavisme terrien vieux de quelques générations, inconscient et profond¹³²» elle savait maintenant qu'elle voulait «vivre là, maîtresse et reine du domaine, avec le souvenir de sa jeunesse et la mémoire des ancêtres défunts¹³³.» De plus, elle trouve la force de surmonter ses souffrances et de se sacrifier à la terre en méditant sur des principes chrétiens qu'elle découvre au cours de ses lectures ; elle assume de porter sa croix, car «la souffrance était le sort commun. Il fallait l'accepter et, malgré tout, vivre sa vie, accomplir sa part de bien, éviter de se consumer en regrets stériles¹³⁴.» Une certaine mystique chrétienne va ainsi unir Marie à la terre, consolidant de la sorte le socle du discours clérical-nationaliste : famille-religion-agriculture.

Parallèlement à l'aveuglement de Marie, séduite momentanément par les chimères du rêve, Éphrem sera également victime des illusions. En effet, son rêve de se réaliser et de se trouver un avenir en ville ou dans le prometteur Ouest canadien se transformera en

¹³⁰ *Ibid.*, p. 66.

¹³¹ *Ibid.*, p. 154.

¹³² *Ibid.*, p. 156.

¹³³ *Ibid.*, p. 158.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 167.

cauchemar¹³⁵. Immigrant parmi les autres, charroyé à bord des trains de misère comme un *hobo* ou une vulgaire marchandise, soumis à la volonté des Anglais, il sera soustrait à son état de déréliction par le prêtre. Celui-ci, garant du lien social et familial, agissant en quelque sorte comme le bras droit de la Providence, lui rappelle la voie de la vérité :

Reviens donc chez-vous, reprends ta besogne sur la terre, comme un homme, et tu verras que le bon Dieu, à la fin, arrangera les choses. On ne connaît pas les voies de la Providence, mais elles sont toujours ordonnées, sois-en certain, pour le bien des hommes¹³⁶.

En épousant ce discours qui définit l'homme en fonction de son rapport à la terre et à Dieu, Éphrem assure l'apothéose finale du roman : le triomphe de la tradition. En effet, autour d'une table remplie des fruits de la terre, l'annonce solennelle du mariage des jeunes protagonistes redonne vie à ce monde momentanément menacé par les chimères de la modernité. Le vieux père, inondé d'émotion, y voit une victoire sur l'ennemi, la chance de récupérer son bien : «Ma vieille, va falloir rapailler notre butin... On s'en retourne chez-nous¹³⁷...» Un mot clé – «rapailler» – de cette fin heureuse évoque de toute évidence une œuvre marquante et influente de Groulx ; l'intertextualité de son recueil de souvenirs d'enfance, *Les Rapaillages*, publié dix ans plus tôt, et de *La terre vivante* met en lumière la volonté commune de ces deux auteurs de préserver un monde en voie de disparition.

Comme nous le mentionnions précédemment, quand Bernard rédige *La terre vivante* en 1924, le jeune Ringuet se place d'une certaine façon au-dessus de la mêlée de la querelle

¹³⁵ Notons qu'ici le personnage incarne le phénomène de l'exode rural de façon générale, mais que dans la trame du roman, c'est encore l'étranger de la ville, Fernand Bellerose, qui agit comme force de dissolution, car Éphrem quitte la terre d'abord et avant tout parce que Marie en aime un autre, l'étranger.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 184.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 214.

entre régionalistes et exotiques. Au lieu de prendre parti pour l'un ou pour l'autre, la querelle elle-même se trouve pastichée par la réécriture de textes appartenant aux deux courants. Ainsi, les *Rapaillages* deviennent des «Rabâchages¹³⁸» qui, au-delà de l'effet comique plutôt réussi, témoignent d'une saturation «d'étoffe du pays», «race fière», «memère», «garibaldis», «tourmalines», «câlines», «de générations nourries de beans, soupane, et d'oreilles-de-crisse», etc. Ainsi, nous pouvons constater qu'au moment de la publication de *La terre vivante*, la querelle n'est plus forcément prise au sérieux et que le régionalisme, tout comme l'exotisme, peut prêter à la caricature. En effet, Bernard n'écrira plus de roman dont le discours prédominant soutient de façon aussi franche la thèse du retour à la terre et au mode de vie traditionnel. Cependant, il défendra toujours les mêmes valeurs conservatrices, mais celles-ci changeront, s'adapteront au passage du temps et de la modernité.

En somme, *La terre vivante*, sous plusieurs aspects, est en phase avec le discours cléricalo-nationaliste. Outre les particularités propres au régionalisme littéraire – l'appartenance à la France, la singularité canadienne-française, l'opposition à la centralisation, etc. –, Bernard rédige un roman qui respecte la doctrine nationale de Lionel Groulx. En ce sens, le traitement du sujet ne relève pas de la simple objectivité du regard, de la neutralité, mais véhicule un discours militant qui oppose des valeurs conservatrices – retour à la terre, religion, famille, tradition, etc. – à celles de la modernité – individualisme, matérialisme, urbanisme, laïcisme, etc. Le roman participe également d'un projet national d'appropriation du territoire par la connaissance rigoureuse, voire scientifique, des particularités culturelles et physiques du terroir. Enfin, tout comme dans *L'homme tombé*, les artifices de la modernité peuvent mener

¹³⁸ FRANCOEUR, Louis, PANNETON, Philippe, *Littératures à la manière de...*, Éditions Édouard Garand, Montréal, 1924.

l'individu à un état de déréalisation. Cette perte de contact avec la *réalité* trouve son origine dans un discours symbolique qui oppose *nature* et *culture*. En effet, nous avons pu constater que dans le discours traditionnel qui traverse le roman, la *réalité* est du côté de la terre et que les illusions, source d'altération du sujet et de déréalisation, sont du côté de la culture et de la modernité.

Qu'il s'agisse de nationalisme ou de l'idéalisation de la paysannerie, les deux premières œuvres de Bernard, *L'homme tombé* et *La terre vivante*, révèlent un discours identitaire qui cherche à conserver l'intégrité du sujet. Cette lutte contre l'altération, cet idéal de pureté, se reflètera sous un paradigme identitaire différent dans l'une de ses dernières œuvres, *Les jours sont longs*, publié en 1951. En effet, les 25 années qui séparent ses romans, avec l'avènement de la modernité en littérature québécoise, par exemple, *Trente arpents* de Ringuet en 1938, auront comme effet d'opérer un déplacement discursif important dans l'œuvre de Bernard.

CHAPITRE III – *Les jours sont longs* : un régionalisme crépusculaire

La chouette de Minerve prend son envol au crépuscule

Friedrich Hegel

Notre lecture des deux premiers romans de Bernard, *L'homme tombé* (1924) et *La terre vivante* (1925), nous amène à constater que le régionalisme littéraire dont se revendique le jeune auteur est en phase avec l'idéologie clérico-nationaliste et la doctrine de son mentor, l'abbé Lionel Groulx. Bien que nous ayons insisté sur cet aspect déterminant de ses œuvres, nous nous sommes également assurés de ne pas omettre l'authenticité de la démarche intellectuelle du romancier, c'est-à-dire sa volonté de créer une œuvre unique et d'être un acteur engagé tant au chapitre du rayonnement de la littérature d'ici qu'au chapitre de l'amélioration de la société canadienne-française. Il semble cependant que les valeurs défendues par le jeune romancier n'étaient pas destinées à connaître la pérennité souhaitée. En effet, comme le dit l'expression, l'eau coulera sous les ponts, transportant avec elle de nouvelles idées, et emportant du même flot une part importante des idéaux de jeunesse de Bernard.

Ces changements qui caractérisent la carrière littéraire de Bernard seront mis en lumière dans notre analyse du discours qui traverse *Les jours sont longs*, publié en 1951. Il s'agira tout particulièrement de mettre l'accent sur les vingt-cinq années qui séparent ses deux premiers romans de son dernier afin de cerner certains facteurs qui semblent déterminants en ce qui a trait aux transformations d'ordre identitaire, symbolique et idéologique au sein de son œuvre.

Dans un premier temps, nous nous pencherons sur les bouleversements des années trente, période à partir de laquelle Bernard cesse d'écrire des romans pendant plusieurs années. Nous porterons ensuite notre attention, dans un deuxième temps, sur la vision de l'humanité

qui parcourt le récit. Enfin, nous tenterons une comparaison entre le régionalisme d'origine et celui à l'œuvre dans *Les jours sont longs*, ce qui nous donnera l'occasion d'y apporter un nouvel éclairage.

Le son du glas

Après une décennie d'intense production littéraire — tout près d'un roman par année —, Bernard met un terme à la fiction et se consacre au journalisme et à la rédaction d'ouvrages naturalistes. Que s'est-il passé en cette deuxième moitié des années 1930 pour que l'auteur régionaliste maintes fois primé cesse son travail de création romanesque ? Ce changement de cap n'est certes pas étranger à la crise économique, sociale et politique qui perturbe cette période que Fernand Dumont qualifia de «première Révolution tranquille¹³⁹». En effet, la modernité qui caractérise la Révolution tranquille n'est pas apparue soudainement en 1960. Elle a peu à peu influencé les différentes sphères d'activité, mais c'est au cours des années trente qu'elle commence à opposer une véritable résistance au traditionalisme dominant :

D'un côté, en effet, se maintient l'«ordre», c'est-à-dire un traditionalisme dont les sources remontent à la seconde moitié du 19^e siècle et qui conserve jusqu'après la crise une prépondérance dans le discours et les institutions. Mais sa rigidité et son inadaptation aux nouvelles réalités font que ce traditionalisme est de plus en plus contesté. Les années 1930 voient s'affirmer en effet, sans qu'elle réussisse encore à s'imposer, une tendance elle aussi apparue plus tôt, mais dont les manifestations étaient toujours demeurées marginales ou épisodiques jusque-là : la tendance à l'«aventure», à la modernité intellectuelle et artistique. Nouvelles formes, nouveaux thèmes, nouvelles conceptions marquant la culture du 20^e siècle émergent avec de plus en plus d'insistance¹⁴⁰.

S'ouvre donc lentement une brèche dans l'idéologie conservatrice défendue par Bernard. Bien que l'Église domine les structures éditoriales du livre et détienne une autorité morale pratiquement incontestée, la littérature commence à montrer des signes d'innovations

¹³⁹ DUMONT, Fernand, «Les années 1930. La première Révolution tranquille», dans *Idéologies au Canada français, 1930-1939*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1978, p. 1-20.

¹⁴⁰ LINTEAU, P.-A., DUROCHER, R., ROBERT, J.-C., RICARD, F., *Histoire du Québec contemporain. Le Québec depuis 1930*, Les Éditions du Boréal express, 1986, p. 168.

quant au contenu ou à la technique d'expression. On peut penser à certaines œuvres d'inspiration terroiriste dont le contenu symbolique tend à s'éloigner d'une vision du monde liée au nationalisme traditionaliste, telles que *Trente arpents* de Ringuet, *Le survenant* de Germaine Guèvremont ou *Menaud, maître-draveur* de Félix-Antoine Savard. Nous reviendrons cependant sur les transformations symboliques et techniques du roman, mais tentons pour l'instant de relever des points importants quant aux transformations idéologiques en nous penchant sur la perte d'influence de l'un des chefs de file du nationalisme traditionaliste, inspirateur de Bernard, l'abbé Lionel Groulx.

Nous l'avons vu précédemment, dès 1924, l'idéologie groulxiste est indissociable de l'œuvre de Bernard. Cependant, nous le verrons plus loin, *Les jours sont longs*, œuvre de maturité, s'éloigne passablement, contrairement aux œuvres de jeunesse, de l'influence de Groulx. On entend régulièrement que le chaos social, économique et politique des années trente aura contribué à consolider les bases de l'idéologie conservatrice du maître à penser, ce qui est vrai, mais en contrepartie, cette influence commençait à atteindre ses limites en tant que solution aux problèmes de l'époque. En effet, des artistes et des intellectuels, surtout la jeune génération, même s'ils reconnaissent la valeur de la pensée de Groulx, ne semblent pas y voir une façon de se projeter dans l'avenir. La providentielle «mystique nationale» du chanoine se heurte aux nouveaux enjeux de la modernité. Parmi les nombreux facteurs qui contribueront à cette perte d'influence, on retrouve l'apparition de la revue *La Relève* et l'empreinte du personalisme : «*La révolution spirituelle* des personalistes ne ferait pas bon ménage avec le messianisme canadien-français de Lionel Groulx¹⁴¹.» Il y a donc émergence d'une nouvelle

¹⁴¹ BOCK, Michel, «Apogée et déclin du projet national groulxiste. Quelques réflexions autour de *Directives* (1937)», *1937 : un tournant culturel*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2009, p. 34.

sensibilité religieuse, renouveau spirituel en quête de solutions inédites.

Le programme de *La Relève*, fondée en 1934, sera principalement de proposer un nouvel ordre religieux et catholique¹⁴². En ses pages s'exprime la volonté de réformer l'Église institutionnelle et de s'affranchir de l'emprise cléricale. D'un point de vue philosophique, la revue s'inspire du philosophe et essayiste français Jacques Maritain (1882-1973) qui, avec la publication de *La primauté du spirituel* en 1927, avait dénoué la crise de *L'Action française*, comme nous l'avons vu précédemment, amorcée en 1926 lors du «Politique d'abord» de Maurras et de sa condamnation par le pape Pie XI. Le philosophe Emmanuel Mounier (1905-1950), fondateur de la revue *Esprit* et à l'origine du courant personnaliste en France, aura également une influence marquante sur les collaborateurs de *La Relève*. Tant chez Maritain que chez Mounier, «un nouvel ordre des choses passe par un ressaisissement de l'individu, mieux, de la personne¹⁴³.» Cette volonté de mettre le sujet au centre de l'expérience en général, et de l'expérience morale en particulier, est le fruit d'une réflexion philosophique qui en appelle à une seconde Renaissance et à une redécouverte du Moyen-Âge¹⁴⁴. Du point de vue personnaliste, l'homme s'est égaré dans son rapport au temporel et au spirituel et doit redonner la primauté à la personne et retrouver la voie de la vraie hiérarchie des valeurs, de sorte que la personne humaine doit être la priorité absolue par rapport aux contraintes matérielles et institutions déshumanisantes de la vie en société. Cette vision du monde amènera les

¹⁴² *La Relève* est fondée par Robert Charbonneau et Paul Beaulieu et réunit un groupe d'anciens élèves du Collège Sainte-Marie de Montréal, parmi lesquels se trouvent aussi Hector de Saint-Denys Garneau, Claude Hurtubise, Robert Élie et Jean Lemoyne. Roger Duhamel, Louis-Marcel Raymond, Guy Sylvestre et Berthelot Brunet y publieront également des critiques.

¹⁴³ LAMONDE, Yvan, *La modernité au Québec. La Crise de l'homme et de l'esprit (1929-1939)*, Éditions Fides, 2011, p. 44.

¹⁴⁴ Le lecteur qui voudrait approfondir la question de la pensée personnaliste et de *La Relève* pourra consulter LAMONDE, Yvan, «*La Relève (1934-1939), Maritain et la crise spirituelle des années 1930*», *Cahiers des Dix*, 62 (2008) : 153-194 ou MEUNIER, E.-Martin, *Le pari personnaliste, Modernité et catholicisme au XX^e siècle*, Fides, 2007.

collaborateurs de *La Relève* et nombreux intellectuels catholiques à prendre leurs distances par rapport aux institutions religieuses. André Laurendeau, par exemple, au moment de la guerre d'Espagne, constate «ce monde corrompu avec lequel l'Église catholique s'est solidarisée¹⁴⁵.» En recentrant ainsi les valeurs sur la personne, l'influence du personnalisme aura comme effet de convaincre les artistes et intellectuels de concevoir l'homme plus globalement et comme étant plus libre face aux causes politiques ou idéologiques :

Cette idée de la «vie» et du «vivant» sera centrale dans la reconfiguration de la religion, de l'art, de la littérature durant la décennie et après ; avec le qualificatif «intégral», le vivant sera un mot-clé de la sensibilité des années trente et d'après-guerre¹⁴⁶.

Comme le souligne Yvan Lamonde, toutes ces nouvelles voix et nouvelles façons d'être catholique qui se manifestent dans les années 1930 créent également un vide spirituel et idéologique qui fait en sorte que l'on recherche «à quoi s'accrocher¹⁴⁷». L'absence d'ancrage spirituel qui apparaît à ce moment et se poursuit au delà de la guerre se reflète dans l'œuvre de Bernard. En effet, notre analyse démontrera que les solutions aux problèmes moraux, sociaux, spirituels ou politiques auxquelles Bernard «se raccroche» dans les romans précédemment étudiés s'évanouissent dans *Les jours sont longs*. Si dans les années vingt l'idéologie cléricalo-nationaliste semble être la réponse à divers problèmes, on constate que son dernier roman se contente d'exposer différentes problématiques sans pour autant en dicter les solutions. De plus, cette absence de résolution confère au roman davantage de réalisme et tend à approfondir la psychologie des personnages au lieu de porter sur eux un jugement moral. Ainsi, les protagonistes des *Jours sont longs* nous apparaissent comme ayant davantage de consistance

¹⁴⁵ LAMONDE, Yvan, *La modernité au Québec. La Crise de l'homme et de l'esprit (1929-1939)*, Éditions Fides, 2011, p. 48.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 50.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 53.

humaine, comme étant plus *vivants*, contrairement à ceux des années vingt qui, en dernier lieu, semblent être des pions se déplaçant selon les règles d'une rhétorique idéologique qui départage le bien du mal. Nous le verrons donc, la conception plus «intégrale» de l'homme et l'affranchissement de l'ordre moral catholique qui émergent dans les années trente auront une influence sur le discours qui traverse *Les jours sont longs*.

Parmi les collaborateurs de *La Relève*, Hector de Saint-Denys Garneau est sans doute celui dont l'œuvre est la plus représentative de la modernité littéraire des années 1930. En effet, l'auteur de *Regards et Jeux dans l'espace* (1937), qui entretient des liens privilégiés avec la revue, annonce un tournant dans l'histoire de la poésie au Québec. Outre la modernité esthétique de l'œuvre, il s'agit avant tout d'un déplacement philosophique et spirituel qui découle de l'approche de la culture partagée par les collaborateurs de la revue :

Il faut souligner la portée ontologique du manque auquel ils entendent remédier. Dans ces conditions, l'art, la littérature ne peuvent être ni les produits d'une consommation raffinée ni les soutiens d'un projet politique, ils doivent donner à l'être humain le moyen de se connaître et de s'accomplir. La culture n'est pas extérieure à l'individu : elle participe à la définition de l'être. Cette conception vise autant les formes artistiques que la religion, qui ne peut être confondue avec la seule observation de règles, pas plus que la question politique ne saurait se réduire aux enjeux nationaux. En 1938, alors que le patriotisme est d'une actualité brûlante, ils écrivent : «Les problèmes de la personnalité et de la culture ont paru préalables à l'action nationale.¹⁴⁸»

L'écriture chez Saint-Denys Garneau reflètera donc davantage la quête de soi et l'intériorité que le nationalisme ou les enjeux sociaux. Les premiers vers de *Regards et Jeux dans l'espace* témoignent de l'angoisse du poète et de la fragilité de son rapport au monde :

¹⁴⁸ BIRON, Michel, DUMONT, François, NARDOUT-LAFARGE, Élisabeth, *Histoire de la littérature québécoise*, Les Éditions du Boréal, 2007, p. 263.

Je ne suis pas bien du tout assis sur cette chaise
 Et mon pire malaise est un fauteuil où l'on reste
 Immanquablement je m'endors et j'y meurs.

Mais laissez-moi traverser le torrent sur les roches
 Par bonds quitter cette chose pour celle-là
 Je trouve l'équilibre impondérable entre les deux
 C'est là sans appui que je me repose¹⁴⁹.

L'antithèse du dernier vers révèle l'errance, l'absence d'ancrage d'une conscience aux assises incertaines. Cette conscience en quête de soi représente un élément essentiel de la modernité littéraire, qui déplace le champ d'intérêt du sujet de l'extérieur vers l'intérieur. Il s'agit d'ailleurs d'un déplacement important que l'on retrouve dans *Les jours sont longs*, tant dans la forme que sur le fond. En effet, la focalisation interne et l'introspection qui particularisent le roman le distinguent considérablement de ceux que nous avons étudiés qui, eux, présentent une narration externe et très peu d'autoréflexivité. Dès le premier paragraphe du roman *Les jours sont longs*, le narrateur questionne son propre rapport au monde, peine à saisir le sens du temps qui passe :

Les jours sont longs, désespérément longs. Les années fuient sans qu'on les voie, mais les jours n'en finissent plus. Ils se traînent sans objet, sans signification, l'un à l'autre pareils. Où nous mènent-ils¹⁵⁰?

Qui plus est, tourmenté, son esprit ne lui procure aucun repos :

La solitude n'existe pas, celle-là surtout dont on espère la paix. Si l'on peut fuir les autres, on ne se fuit pas soi-même. Où que vous alliez, votre pensée et vos actes vous suivent – pourquoi ce souvenir littéraire ? – votre nature bonne ou mauvaise, votre lassitude. L'homme que vous êtes accable celui que vous avez été. Il le pousse à rendre compte et l'autre accuse, pour se disculper. À peine dans ma retraite, je me sentis victime de ce

¹⁴⁹ SAINT-DENYS GARNEAU, Hector de, *Poésies complètes*, Fides, 1949, p. 34.

¹⁵⁰ BERNARD, Harry, *Les jours sont longs*, Le Cercle du Livre de France, 1951, p. 7.

dédoublement¹⁵¹.

L'expérience du *dédoublement* évoquée ici, provoquée par la dissociation du sujet qui tente par l'autoanalyse de se comprendre, de se définir relève d'une complexité psychique qui se retrouve également dans le poème intitulé «Accompagnement» de Saint-Denys Garneau, dont voici les deux dernières strophes :

Je me contente pour le moment de cette compagnie
 Mais je machine en secret des échanges
 Par toutes sortes d'opérations, des alchimies,
 Par des transfusions de sang
 Des déménagements d'atomes
 par des jeux d'équilibre

Afin qu'un jour, transposé,
 Je sois porté par la danse de ces pas de joie
 Avec le bruit décroissant de mon pas à côté de moi
 Avec la perte de mon pas perdu
 s'étiolant à ma gauche
 Sous les pieds d'un étranger
 qui prend une rue transversale¹⁵².

Chez Saint-Denys Garneau comme chez Bernard, la relation à soi implique un étranger venu de l'intérieur avec lequel le «je» doit composer afin de trouver une certaine quiétude. Chez Bernard, cette expérience de la dissociation du moi vécue par le narrateur, absente dans les romans de jeunesse, semble découler d'une nouvelle façon de concevoir le sujet. De plus, le procédé narratif de la première personne du singulier, choix privilégié de l'introspection, est une autre trace de la modernité littéraire qui marque *Les jours sont longs*. À partir des années trente, tant les poètes, romanciers ou essayistes ressentent le besoin de recentrer leur discours sur leur propre subjectivité :

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 9.

¹⁵² SAINT-DENYS GARNEAU, Hector de, *Poésies complètes*, Fides, 1949, p. 101.

De façon inédite et irréversible, les années trente marquent un point tournant dans l'expérience de la prise de conscience de soi, dans la reconnaissance de soi et d'une certaine subjectivité. Alors qu'une perception collective de soi, un «nous» avaient dominé, cette auto-perception est minée par la Crise et une affirmation de soi, d'un «je» se propage au fil de la décennie. Il s'agit moins du degré zéro d'un phénomène que d'un décollage sans retour¹⁵³.

C'est ainsi que Lamonde parlera d'un «moment Groulx» et d'un «moment Saint-Denys Garneau». Que ce soit l'affirmation d'un sujet personnel pour le premier ou d'un sujet intime pour le second, l'écriture «subjective» et la connaissance de soi deviennent des choix intéressants pour l'écrivain. Il s'agit là d'un moment décisif qui influencera la nouvelle génération d'écrivain et qui transformera l'art romanesque de façon considérable. En effet, à partir des années quarante, outre l'avènement du roman de la ville, le roman psychologique s'invite dans la modernité canadienne-française :

Il s'agit d'un roman de l'intériorité, orienté par un questionnement moral et fortement axé sur le développement identitaire du personnage à la fois dans son rapport inquiet à lui-même et dans ses relations avec les autres, en premier lieu sa famille. Aux valeurs canadiennes-françaises agriculturistes et cléricales, dévalorisées et remises en question, est substituée une identité encore confuse et incertaine, mais qui relève clairement, dans toute sa complexité, du domaine privé et de l'intime¹⁵⁴.

Ces transformations qui émergent dans les années 1930 et qui s'affirment dans la décennie suivante semblent avoir influencé l'écriture de Bernard, car manifestement, nous le verrons plus en détail, ses œuvres de jeunesse ne témoignent pas des mêmes préoccupations psychologiques et sociales que son roman de maturité.

¹⁵³ LAMONDE, Yvan, *La modernité au Québec. La Crise de l'homme et de l'esprit (1929-1939)*, Éditions Fides, 2011, p. 231.

¹⁵⁴ OUELLET, François, *Décliner l'intériorité, Le roman psychologique des années 1940-1950 au Québec*, Éditions Nota bene, 2011, p. 6.

Est-ce que les nombreux bouleversements générés par la Crise des années trente auront eu une influence sur l'œuvre de Bernard ? Il semble en effet que celui-ci ait été sensible aux nouvelles idées que distille l'époque. Ses derniers romans publiés dans les années trente ont tous une parenté formelle et idéologique avec *L'homme tombé* et *La terre vivante*. Bernard cesse d'écrire des romans pendant une période qui correspond au déclin de l'influence de la pensée de son mentor, Lionel Groulx, et de l'idéologie clérico-nationaliste. Comme nous l'avons vu avec *La Relève* et Saint-Denys Garneau, de nouvelles façons de concevoir l'individu et le social prennent racine, telles que le déplacement du champ d'intérêt de l'extérieur vers l'intérieur ou la «sortie de l'esprit de parti dans le choix d'un parti de l'esprit¹⁵⁵.» Or, dans son roman publié en 1951, *Les jours sont longs*, dans un premier temps, la thèse clérico-nationaliste ne s'inscrit plus dans ses préoccupations littéraires et, dans un deuxième temps, le fond et la forme se trouvent considérablement transformés par des conceptions différentes de l'homme ou de nouveaux procédés techniques. Il nous apparaît donc que la Crise provoque la fin d'un cycle littéraire pour Bernard et que son retour à l'écriture romanesque marque un changement qui nous incite à considérer l'œuvre d'un œil différent, l'œil de Caïn.

¹⁵⁵ LAMONDE, Yvan, *La modernité au Québec. La Crise de l'homme et de l'esprit (1929-1939)*, Éditions Fides, 2011, p. 223.

La terre de Caïn

Yahvé dit à Caïn : «Pourquoi es-tu irrité et pourquoi ton visage est-il abattu ? Si tu es bien disposé, ne relèveras-tu pas la tête ? Mais si tu n'es pas bien disposé, le péché n'est-il pas à la porte, une bête tapie qui te convoite, pourras-tu la dominer ?» Cependant Caïn dit à son frère Abel : «Allons dehors», et, comme ils étaient en pleine campagne, Caïn se jeta sur son frère Abel et le tua.

Genèse, chapitre 4, verset 6

Il est des moments, si lourds à porter, où je me sens l'âme d'un meurtrier.

Les jours sont longs

*And I take the one who finds me back to where it all began
when Jesus was the honeymoon and Cain was just the man.*

Leonard Cohen

Les chapitres précédents nous ont permis de constater que les deux premiers romans de Bernard s'inscrivent dans une démarche apostolique qui instrumentalise en partie la littérature à des fins de propagande religieuse. Dans *La terre vivante*, par exemple, Marie, qui constate qu'«autour d'elle, ce n'était que souffrance¹⁵⁶», s'inspire de la Bible en faisant preuve de renoncement et d'une grande humilité afin de se sacrifier pour les autres. Sa lecture de *L'Imitation de Jésus-Christ* (ouvrage de la première moitié du XV^e siècle, attribué à Thomas A Kempis) lui procure la force de *s'armer de confiance et de se préparer à souffrir davantage¹⁵⁷*. Les titres de plusieurs parties de l'ouvrage évoquent ce discours de l'humilité : «Qu'il faut

¹⁵⁶ BERNARD, Harry, *La terre vivante*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1925, p. 149.

¹⁵⁷ Il s'agit d'un passage de *L'Imitation* que le discours indirect libre dans *La terre vivante* (p. 167) présente comme étant, «pour un chrétien, le résumé de la vie.»

imiter Jésus-Christ, et mépriser toutes les vanités du monde» ; «Avoir d'humbles sentiments de soi-même» ; «Qu'il faut s'abandonner à Dieu en esprit d'humilité» ; «Qu'il faut s'anéantir soi-même devant Dieu» ; «De l'abnégation de soi-même» ; «Qu'il faut être prêt à souffrir pour la vie éternelle tout ce qu'il y a de plus pénible» ; «Que nous devons nous renoncer à nous-mêmes et imiter Jésus-Christ en portant la Croix», etc¹⁵⁸. Le discours de ce livre de piété, le plus répandu dans le monde après la Bible, a fortement influencé la culture catholique du Canada français entre 1840 et 1960 :

Les livres de piété, destinés à apaiser et à guider les âmes troublées, connaissent une vogue sans précédent. Témoignages de convertis, vies exemplaires, revues, annales envahissent, sous le patronage de l'Oeuvre des bons livres, fondée en 1845, les bibliothèques paroissiales et les cabinets de lecture. [...] Si les travaux de Claude Savard ont montré pour la France quelle était, en 1861, l'ampleur de la diffusion de la littérature de piété, les études statistiques menées par Yvan Lamonde et Sophie Montreuil à partir des collections de Bibliothèque et Archives nationales du Québec révèlent qu'entre 1840 et 1918 le livre religieux domine nettement les autres catégories d'ouvrages imprimés au pays. De tous les livres de piété, le plus lu et le plus médité au dix-neuvième siècle et jusque tard au vingtième reste *L'imitation de Jésus-Christ*¹⁵⁹ [...].

Le roman de Bernard se prête donc au discours religieux dominant de l'époque en idéalisant pour son héroïne un mode de vie caractérisé par l'asservissement et l'obéissance ; car comme le souligne Lucia Ferretti, de la fin du XIX^e siècle jusqu'au début des années 1940, «la prédication est faite de péché plus que de grâce, de mort plus que de vie, de devoir et d'obligation plus que de liberté dans la foi¹⁶⁰.» C'est en effet un excès de liberté, une recherche de plaisirs et d'une autre vie, qui entraînera Marie sur l'autre versant, le chemin austère de la piété : «pourquoi chercher ici-bas des joies qui ne durent pas ? Et la vie n'est-elle pas meilleure

¹⁵⁸ Voir *L'Imitation de Jésus-Christ*, traduction de F. de Lamennais, Édition du Seuil, 1961.

¹⁵⁹ BEAUDET, Marie-Andrée, «Laure Conan à l'épreuve du livre de piété. Hétéronomie et individuation dans la littérature québécoise du dix-neuvième siècle», *Voix et images*, n° 96, printemps 2007, p. 70.

¹⁶⁰ FERRETTI, Lucia, *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*, Montréal, Boréal, 1999, p. 103.

si l'on sait trouver sa joie dans le renoncement, dans le sacrifice ?¹⁶¹» Dans un acte de foi et de pénitence, elle abandonne donc sa liberté pour les devoirs et les obligations. Gilles Routhier et Jean-Philippe Warren qualifient cette expression de la foi comme étant celle du «pénitent». Les auteurs nuanceront cependant la résignation attribuée à la figure du pénitent en évoquant Lionel Groulx, qui refuse de voir dans le christianisme une religion d'abord de renoncement. Quoi qu'il en soit, il s'agit là d'une dimension importante de notre héritage catholique :

Il existe plusieurs manières de définir le pénitent. Le sens le plus courant est aussi le plus péjoratif. Le pénitent serait un être essentiellement pessimiste, négatif, refusant les joies du monde, se vautrant dans les souffrances et concevant la terre comme une vallée de larmes. Tendue par la peur du péché, il ferait pénitence d'exister en tant qu'être de chair. [...] Cette «fausse notion du renoncement» a longtemps prédominé au Canada français. Elle correspondait assez bien, surtout dans certaines zones rurales, à une économie de privation et de subsistance. Par exemple, le premier quart du siècle, années qui suivent la domination de l'ultramontanisme à la fin du XIX^e siècle, fut caractérisé dans les cercles religieux par une vogue des Saints Martyrs canadiens, dont l'origine terrifiante a envahi progressivement les manuels scolaires et les livres d'apologétiques. Avec le récit macabre des tortures affreuses et sanguinaires des missionnaires, la pénitence atteint un paroxysme. Expriment le refus des valeurs «matérialistes» et «libérales» du monde moderne, le mythe des Saints Martyrs vient sceller l'alliance de la nation canadienne et de l'Église catholique, confirmer la mission providentielle des Canadiens français en Amérique et river le destin de ceux-ci à l'idéologie de la survivance. La barbarie dont parle ce grand récit est autant, par une assimilation rapide, celle des «Sauvages» aux mœurs infernales que celle de la société états-unienne aux mœurs libertaires, corrompues et païennes, société dont on craignait la domination. Les termes ne sont jamais trop crus pour décrire le sort réservé aux missionnaires par la méchanceté des «Sauvages». La soumission proposée par ce mythe s'épanouit jusqu'au martyre. Le désintéressement chrétien s'achève dans l'acceptation joyeuse de la souffrance et de la mort. [...] Dans cette société, le salut du monde tenait à la prière et à l'expiation volontaire des péchés par le martyre. Humilier, dompter, soumettre, porter sa croix, telles sont les injonctions qui reviennent spontanément sous la plume des directeurs de conscience de cette époque. Pas étonnant que l'imagerie populaire ait représenté de manière parfois morbide les souffrances du Christ, considérant que le salut du monde avait été mérité grâce au caractère infini et incomparable de ses souffrances, et que le salut du chrétien tenait à une vie d'expiation unie, par imitation et sympathie, aux souffrances du Christ¹⁶².

¹⁶¹ BERNARD, Harry, *La terre vivante*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1925, p. 150.

¹⁶² ROUTHIER, Gilles, WARREN, Jean-Philippe, *Les visages de la foi, Figures marquantes du catholicisme*

Ce discours religieux qu'il revient à Marie d'assumer dans *La terre vivante* est en réalité le mode de vie que l'Église cherche à imposer à nombreuses femmes de l'époque, car comme le soulignent également Routhier et Warren, «les femmes seront les premières à faire les frais d'une pareille conception de l'existence terrestre comme une vallée de larmes, elles dont le rôle de mère, assumé pour ainsi dire dans les douleurs de l'enfantement, fut associé à l'abnégation totale de soi¹⁶³.» On constate donc à travers la figure de Marie Beaudry que le roman de Bernard s'inscrit d'emblée dans un discours de la pénitence, sinon de la sainteté. Les protagonistes de Bernard que nous avons étudiés se distinguent en effet toujours fortement par cet idéal de pureté qui détermine la vie des saints. Que ce soit des méditations sur *L'imitation de Jésus-Christ* dans *La terre vivante* ou la défense de la foi et de la tradition dans *L'homme tombé*, Bernard opte toujours pour une vision unidimensionnelle et dualiste du monde dans laquelle les personnages principaux tendent vers une forme de pureté suggérée par l'idéal cléric-nationaliste de l'époque. Ainsi, le sujet, bien qu'il puisse être en proie à des passions momentanées, est invariablement ramené à une conception «bonne» de l'individu, comme s'il s'agissait de sa nature profonde qu'il devait découvrir et épouser de façon définitive. Dans les romans de jeunesse de Bernard et dans l'idéal catholique dominant de l'époque, il n'y a donc pas de place pour les passions – ou le *mal*, pourrait-on dire – dans le cœur de l'homme.

Cette idéalisation de la nature humaine et d'un mode de vie expiés du *mal* confère aux romans de jeunesse de Bernard une vision du monde qui souffre d'un manque de réalisme. On constate cependant que le temps écoulé entre sa dernière œuvre de fiction, en 1935, de sa période de jeunesse et son retour, en 1951, semble opérer un changement à cet égard. En effet,

québécois, Fides, 2003, p. 14-16.

¹⁶³ *Ibid.*, p. 16.

Les jours sont longs présente un réalisme qui était absent dans les romans précédents. Il est intéressant de relever que cette période de maturation, qui se situe dans les années 1940, est intimement reliée à la rédaction d'une thèse de doctorat consacrée au roman régionaliste aux États-Unis que Bernard fera publier en 1949. Il écrira d'ailleurs au sujet de John Steinbeck :

Réaliste au point de se laisser entraîner à des crudités, pessimiste en regard de la misère humaine, près du peuple en lui témoignant une incontestable sympathie, universel par l'ampleur de son étude et sa compréhension des malheureux, Steinbeck est aujourd'hui le romancier le plus puissant de la Californie, l'un des premiers de son pays¹⁶⁴.

Bernard, qui donne certes l'impression d'apprécier le réalisme de l'œuvre, précise également que «s'il montre les faits, le livre de Steinbeck ne conclut pas, ne suggère aucune solution¹⁶⁵.» Voilà un constat surprenant de la part d'un auteur à qui l'on a reproché de toujours proposer des solutions à ses personnages, comme le précise Maurice Lemire : «la fidélité à la tradition leur [les personnages de Bernard] fournit toujours la réponse à leurs inquiétudes¹⁶⁶.» Lemire a raison sur ce point, nous l'avons d'ailleurs démontré dans ces pages, mais cet angle d'analyse ne s'applique pas aux *Jours sont longs*, car le réalisme que Bernard découvre dans le roman américain a sans aucun doute exercé une influence sur son roman à venir.

On retrouve en effet dans son roman de maturité des personnages nettement moins dichotomiques quant à la conception du bien et du mal. Tout se passe comme si Bernard cherchait à réconcilier à l'intérieur des individus ces deux notions qu'il polarisait précédemment. Il en va de même chez Steinbeck, qui en fait d'ailleurs un thème fondamental.

¹⁶⁴ BERNARD, Harry, *Le Roman régionaliste aux États-Unis*, Fides, 1949, p. 312.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 311.

¹⁶⁶ LEMIRE, Maurice, *Le mouvement régionaliste dans la littérature québécoise (1902-1940)*, Éditions Nota bene, 2007, p. 250.

Dans *Of Mice and Men*, par exemple, l'allégorie biblique de Caïn et Abel est représentée par George et Lennie ; mais le meurtre de ce dernier par George ne dépeint pas une conduite qui soit ultimement un mal :

In fact, the act of murder he performs upon his "brother" is an act of "keeping" him from the mob's destructive hands. He is a "good" Cain, because the murder he performs is not motivated by ill desires. "To empathize with Cain is to reevaluate what we call evil." To Steinbeck, Abel is not totally good and Cain is not totally evil. Steinbeck is particularly interested in redefining Cain's role in the relationship. This theme will reappear in future Steinbeck works, such as *The Grapes of Wrath* and, most notably, *East of Eden*¹⁶⁷.

Ce thème, qui sera développé dans toute sa complexité dans *East of Eden*, est l'occasion pour Steinbeck de démontrer que chaque individu contient sa part de bien et de mal et que c'est sa responsabilité individuelle d'apprendre à les réconcilier. Il s'en dégage ainsi une conception universelle de l'homme qui n'est pas étrangère à celle que l'on retrouve dans *Les jours sont longs*. Le récit de Caïn et Abel, contrairement à celui de la vie de Jésus véhiculé par un certain discours catholique, est fait d'hommes empreints de violence et de passion. Caïn, emporté par la colère, tue son frère :

Ce premier meurtre de l'histoire humaine est sanctionné par Dieu, qui avait auparavant averti Caïn : le fratricide est chassé et réduit à l'errance, mais il bénéficie en même temps d'une protection divine face à ses agresseurs. Comme celles d'Adam et Ève dans le conte précédent, la figure de Caïn se veut représentative d'une psychologie et d'un comportement constant dans l'humanité. La généalogie qui suit présente les descendants de Caïn comme initiateurs de divers progrès matériels et culturels : la ville, l'élevage, la métallurgie, la musique, mais toujours immergés dans un climat de violence où la simple blessure est vengée par la mort¹⁶⁸.

¹⁶⁷ NEWMAN, Gerald, NEWMAN LAYFIELD, Eleonard, *A Student's Guide to John Steinbeck*, Enslow Publisher, 2004, p. 38.

¹⁶⁸ MILLET, Olivier, ROBERT, Philippe de, *Culture biblique*, Presses universitaires de France, 2001, p. 89.

La figure de Caïn s'apparente donc davantage au versant «culture» plutôt qu'à celui de «nature». La symbolique de la nature qui prédomine dans les romans étudiés précédemment se trouve dans *Les jours sont longs* dégagée de son opposition nature/culture. Le lecteur qui cherche à interpréter le texte en départageant le bien du mal, les bonnes personnes des mauvaises, les bonnes actions des mauvaises, etc, ne retrouvera plus les dilemmes traditionnels. Ici, les jeux d'opposition s'articulent autour de paradigmes différents. D'emblée, évitant de se présenter comme un saint, le narrateur se révèle d'une lignée au caractère marqué d'oppositions :

Les hommes de ma famille sont des violents. Violents à froid, si l'on peut dire, qui parlent peu, s'ennuient dans les réunions, s'isolent dans une foule. Capables de générosité et d'enthousiasmes, ils souffrent d'une raideur de surface qui les empêche de s'extérioriser¹⁶⁹.

Cette antithèse où cohabitent violence et bonté semble tirer ses origines du «sang indien¹⁷⁰» qu'il partage avec le personnage d'Amédée Cardinal, sorte d'*alter ego* non civilisé du narrateur. Amédée le Métis, qui est généralement un homme bon, peut cependant être parfois colérique et dangereux :

Long et mince, musclé, mais d'allure indolente, il n'inspirait pas confiance au premier abord. On le disait capable de saisir un adversaire et de le tenir au bout de ses bras, pendant quelques secondes, avant de le lancer à dix pieds. Il n'aimait rien autant que le bois, la chasse et le whisky blanc. Il ne buvait pas régulièrement, l'alcool était rare dans le pays, mais il ne perdait pas une occasion de s'enivrer¹⁷¹.

Le narrateur et Amédée sont ainsi, chacun à leur façon, confrontés à «des sentiments et

¹⁶⁹ BERNARD, Harry, *Les jours sont longs*, Le Cercle du Livre de France, 1951, p. 8.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 10.

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 13.

des réactions en opposition¹⁷²». Si le Métis peut être parfois violent et méchant quand il boit, le narrateur, lui, se révèle un bourreau dans ses relations amoureuses :

Ici, semble-t-il, se place l'histoire de Rolande, cette femme trop aimée, mal aimée, que je torturai avant de l'abandonner, et qui, sans le vouloir, sans le savoir, provoqua le désarroi moral où je finis par sombrer. Je la raconterai brièvement, peu fier¹⁷³.

En fait, on s'étonne de lire le récit de cette femme si injustement torturée et humiliée sans qu'une instance narrative ne vienne sanctionner un tel comportement. Celui-ci est simplement présenté comme une triste fatalité démontrant «la sécheresse des gens bien élevés, qui s'appliquent à prouver qu'ils peuvent s'arracher le cœur à froid, le sourire aux lèvres¹⁷⁴.» Il s'agit encore là d'une des nombreuses antithèses qui parcourent le roman et qui illustrent la coexistence de la violence et de la bonté au sein des individus, en l'occurrence, ici, la cruauté et les bonnes manières.

En présentant de façon impartiale la part d'ombre de ses personnages, Bernard plonge d'entrée de jeu dans le réalisme littéraire. Du régionalisme idéologique qui le caractérisait, le roman conserve davantage l'angle naturaliste, c'est-à-dire la volonté de connaître et de révéler la vie du territoire québécois. On passe ainsi des promenades bucoliques et bon enfant de la *Terre vivante* aux parties de chasse ponctuées de «kâllice» et de «bâtard d'enfant d'chienne ! L'écoeurant, le puant... Et pas même une balle de vingt-deux à lui sacrer dans les fesses ! Ça prend un sale restant d'charogne, un batême de constipé¹⁷⁵...» De plus, aux gentilles soirées folkloriques où la sensualité et l'alcool sont à peine évoqués se substituent des orgies de sexe,

¹⁷² *Ibid.*, p. 12.

¹⁷³ *Ibid.*, p. 33.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 37.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 134.

d'ivrognerie et de violence qui laissent Adèle atterrée et en pleurs:

Si vous voyiez la maison... une honte ! De la vaisselle partout, des chaises brisées, les crachoirs renversés sur le plancher. Ils se sont battus et le père a jeté l'un des touristes à travers une fenêtre – sa prouesse habituelle – quand il est hors de lui. Ensuite, il a été le chercher dehors – l'homme saignait – et il l'a aidé à se laver. – V'nez prendre un coup, disait-il, comme pour le consoler. On s'engueule, on tape, on se raccorde, mais pas de rancune. Faut pas avoir de rancune¹⁷⁶!

De nouveau, la violence et l'amabilité se côtoient pour former une figure d'opposition. On retrouve également ce rapport discordant dans les tâches domestiques de la ferme. Si dans *La terre vivante* les aspects moins présentables d'une vie campagnarde étaient édulcorés, ici les besognes disgracieuses nécessaires à ce mode vie sont dépeintes avec un réalisme qui souligne longuement, cruellement, à la limite du sadisme, les dessous d'une alimentation carnivore :

Au matin choisi pour la boucherie, chacun se sentait quelque chose au cœur, un peu comme un serrement. Les victimes désignées étaient nées sur la terre, avaient été élevées, nourries par les enfants, sous nos yeux, et tous nous leur étions attachés à des degrés divers, sans trop nous l'avouer. Bêtes et choses nous tiennent, quoi qu'on dise, et il faut se raidir, se barder de fer, pour s'en séparer. Si les objets inanimés ont une âme, à plus forte raison nos amis à quatre pattes, si humbles soient-ils. Amédée saigna les bêtes, parce qu'il avait l'habitude et que personne ne savait comme lui plonger le couteau sans hésitation, au bon endroit. J'aidai Pierre à les attraper dans la soue. Ce fut d'abord le cochon noir, qui se mit à grogner à notre approche, comme s'il nous soupçonnait de sombres desseins. Hélas pour lui, il ne se trompait pas ! Nous le traînâmes dehors malgré des protestations hautement gutturales, pour le pendre la tête en bas, dans la porte ouverte de la grange. Des câbles attachés aux pattes de devant le renaient aux madriers usés du pontage. Il se débattit en vain, pendant qu'on le hissait. Il tremblait maintenant entre ciel et terre, criant de toute la force de ses poumons congestionnés. Pendant que sa femme apportait les plats qui recevraient le sang du boudin, le métis repassait son couteau sur une pierre à faux, creusée au milieu par l'usage. Il glissa le bout du doigt sur le taillant et parut satisfait. S'approchant alors du porc, il lui planta la lame jusqu'à la garde, d'un coup, de haut en bas, dans cette partie

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 79.

saillante de la gorge qui se gonflait comme un goître. Le sang jaillit, d'un rouge noirâtre, coulant gros comme le poignet. Des frissons agitèrent le corps suspendu, les cris s'affaiblirent peu à peu et le condamné expira, dans un horrible bruit de respiration vaine, coupé de gargouillement. Ce fut ensuite le tour d'une truie de l'année, affligée d'un mauvais caractère et moins en chair qu'on aurait désiré, qui essaya de mordre quand nous voulûmes l'approcher. Elle s'attira des coups de bâton et de fourche, mais dut se soumettre et prendre par le chemin qui lui était tracé. Elle finit comme son frère, ou son cousin, dans un trépas rapide et sans gloire. Le troisième sujet, une sorte d'irresponsable, se prêta à nos exigences, comme si nous l'invitions à une fête¹⁷⁷.

Ce passage, fidèle au réalisme le plus strict, qui n'hésite pas à montrer la laideur du monde, métaphorise également les rapports humains. Le narrateur profite en effet du moment de la boucherie pour voir Adèle et poursuivre son idylle, se faisant cette réflexion : «à la guerre comme en amour, dit le proverbe, tous les moyens sont bons¹⁷⁸.» La comparaison entre ces termes normalement opposés et la personnalisation des bêtes cruellement tuées («les victimes désignées», «[elles] ont une âme», «le condamné», etc.) accentue la violence toujours présente et sous-jacente entre les personnages.

La présence prépondérante du champ lexical de la violence dans *Les jours sont longs* nous apparaît donc comme un important déplacement ontologique. Le discours de la sainteté — piété, résignation, humilité, imitation de Jésus, etc. — qui parcourt les romans de jeunesse de Bernard tend à idéaliser la nature humaine en cherchant à l'expier de ses passions, à la recherche d'un sujet idéal qui serait radicalement du côté du bien en épousant toutes les vertus, telles que définies par l'Église catholique. En revanche, le discours qui traverse son roman de maturité abandonne la simple conception d'individus bons ou mauvais, et, en multipliant les figures antithétiques, loge ainsi au sein même des individus une coexistante du

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 142.

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 142.

bien et du mal, assumant du même coup une complexité psychique inhérente à la nature humaine. En ce sens, des aspects de ce roman s'apparentent au réalisme cru et à la complexité des personnages chez Steinbeck, notamment une conception universelle de l'homme inspirée du récit biblique de Caïn et Abel. Ces transformations discursives, en partie influencées par les changements sociaux de l'époque, auront des conséquences sur le genre même pratiqué par Bernard : confronté à la modernité, son régionalisme est parvenu au crépuscule de ses jours.

Le crépusculaire

Nous accordons à l'adjectif «crépusculaire» le sens du déclin, de la fin d'un monde, mais également celui plus stylistique de l'angoisse associée aux jeux d'ombre et de lumière qui caractérisent le crépuscule. La thématique crépusculaire se reflète dans un premier temps à travers l'essoufflement des valeurs clérico-nationalistes que Bernard défendait auparavant dans l'espoir de fonder des bases civilisationnelles. La question du métissage, par exemple, est en rupture avec l'idéal de son mentor de jeunesse :

Les figures de Métis et de Métisses, les amours métisses se trouvent donc au cœur même des romans de Vac et Bernard. Et l'on comprend aisément, étant donné l'histoire du Québec, son catholicisme discrétionnaire qui a fait autorité à partir de l'échec des patriotes en 1837-1838, son point de vue sur le métissage — c'est-à-dire sur son absence — selon le bon abbé Lionel Groulx dont l'enseignement de l'histoire du Canada/Québec fut longtemps la seule faisant autorité ; on comprend aisément, donc, que ces deux romans allaient à contre-courant de la pensée officielle introjectée dans notre imaginaire et ayant cours dans le Québec du début des années 1950. Quand le narrateur anonyme dit à Cardinal, en parlant de ses origines indiennes : «Entre nous, il y a de nombreux Canadiens qui sont dans mon cas» (Bernard, 1961 : 31), il se trouve à faire fi de la rectitude politique et religieuse de l'époque¹⁷⁹.

Le discours se trouve à quitter l'idéal d'une certaine pureté raciale qui serait le gage d'une vie bonne. La mesure du genre humain ne se contente plus de l'«il faut rester avec son monde» que nous avons vu précédemment, mais s'ouvre à une vision qui tend vers l'universel et l'hétérogénéité ethnique, telle que confiée à Cardinal par le narrateur :

La valeur d'un homme tient-elle à la couleur de sa peau ? On le pense souvent, hélas ! en certains milieux. Quelle différence, par exemple, entre un

¹⁷⁹ BÉRUBÉ, Renald, «Un double héritage. Histoire et idéologie dans *Louise Genest* de Bertrand Vac et *Les jours sont longs* de Harry Bernard», *Décliner l'intériorité. Le roman psychologique des années 1940-1950 au Québec* (sous la direction de François Ouellet), Éditions Nota bene, 2011, p. 71.

homme comme vous et un autre, qui ne serait pas de sang mêlé ? Et puis, à combien de générations remonte chez vous le métissage ? Vous l'ignorez et personne ne le sait dans votre entourage. C'est si loin qu'il reste peu de traces. J'aime mieux un Indien ou un nègre, honnête et capable de faire son chemin dans le monde, qu'un blanc canaille et faux, ivrogne, comme bon nombre de ceux-là qui méprisent ceux qu'ils traitent de sauvages¹⁸⁰.

Cette ouverture à l'Autre ébranle considérablement le socle de l'idéologie cléricalo-nationaliste, tout particulièrement les deux piliers que sont la famille et l'agriculture¹⁸¹. Si les valeurs conservatrices du traditionalisme s'imposaient comme solutions aux problèmes et questionnements des personnages de jeunesse de Bernard, ici la liberté de conscience, le libre choix «selon les tempéraments, les dispositions, les goûts¹⁸²» semblent être le principal vecteur décisionnel. Ainsi, la méfiance à l'égard du *déracinement*, c'est-à-dire de quitter son milieu et son mode de vie pour découvrir d'autres horizons, cède la place chez le narrateur à une ouverture plutôt salutaire :

Quand il disait que les études déracinaient sa fille, il se trompait peu. Mais tel est le prix du progrès, de l'avancement. Le médecin qui soignait à la maison n'était-il pas le fils d'un homme du peuple, ignorant comme lui ? Et le curé de la paroisse où il faisait ses Pâques, celui d'un cultivateur pauvre, sachant lire à peine, qui arrivait mal à mettre les deux bouts ensemble. Est-ce que l'Évêque du diocèse n'était pas sorti d'une famille d'ouvriers ? Y réfléchissant, Cardinal finirait par admettre qu'il ne devait pas écraser les siens, paralyser chez eux l'initiative, l'ambition. En attendant, il n'acceptait pas qu'ils pussent désirer une existence différente de la sienne. Il se sentait logique et illogique, cherchait son équilibre¹⁸³.

Il n'est donc plus question de magnifier un mode de vie en particulier, mais de laisser à l'individu la liberté de faire des choix personnels qui lui permettront de s'émanciper, quitte à se *déraciner*. Il est également possible de voir dans la contradiction que forme le dernier énoncé

¹⁸⁰ BERNARD, Harry, *Les jours sont longs*, Le Cercle du Livre de France, 1951, p. 28.

¹⁸¹ Pour un rappel des bases de cette idéologie, voir le deuxième chapitre, p. 33.

¹⁸² BERNARD, Harry, *Les jours sont longs*, Le Cercle du Livre de France, 1951, p. 117.

¹⁸³ *Ibid.*, p. 117.

un certain aveu, comme si Bernard, cherchant à relativiser l'agriculturisme comme idéologie première, y voyait une certaine logique, mais également un illogisme. D'ailleurs, le narrateur n'épouse pas le discours qui oppose la terre à la ville, il s'en distancie plutôt avec une certaine ironie : «Le couvent et l'instruction, sa femme et la tante religieuse, la ville et les gens des villes, figureraient dans une dissertation dont je connaissais les données, et que l'homme ponctuait d'imprécations de choix.¹⁸⁴» Cette «dissertation» à l'égard de laquelle le narrateur prend ses distances a trait également à l'éducation des femmes et de leur place dans la société, un statut qui a beaucoup changé depuis les années 1920.

Le 18 avril 1940 est adoptée la Loi accordant aux femmes le droit de vote et d'éligibilité par l'Assemblée législative du Québec. Il s'agit d'une date charnière déterminante pour l'émancipation des femmes, car l'Église et les autorités conservatrices considéraient que «la femme est par nature inférieure à l'homme, ou du moins foncièrement différente de lui [...]»¹⁸⁵, lui accordant ainsi, dans la majorité des cas, un rôle de soumission. Les années 1940 apporteront cependant un vent de changement :

Le boom industriel d'après-guerre et le développement du secteur tertiaire, de même que la laïcisation progressive des services de santé et d'éducation, font que de plus en plus de femmes sont sur le marché du travail, y compris des femmes mariées qui, défiant le préjugé, conservent ou reprennent leur emploi tout en élevant leur famille. Par ailleurs, même si le système d'éducation continue à dévaloriser systématiquement les filles, un plus grand nombre de femmes réussissent à poursuivre des études supérieures et accèdent à des carrières jusque-là réservées aux hommes. Sur la scène publique, enfin, les femmes affirment davantage leur présence, que ce soit dans le journalisme, la littérature, les arts, les mouvements d'action catholique, les associations féminines ou les organisations syndicales. Même si les revendications proprement féministes en sont le plus souvent absentes, ces phénomènes

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 125.

¹⁸⁵ LINTEAU, P.-A., DUROCHER, R., ROBERT, J.-C., RICARD, F., *Histoire du Québec contemporain. Le Québec depuis 1930*, Les Éditions du Boréal express, 1986, p. 557.

modifient peu à peu l'idée qu'on se fait des femmes et que celles-ci se font d'elles-mêmes. Ils suscitent des attentes et des besoins nouveaux et ainsi préparent les prises de conscience à venir¹⁸⁶.

Cette vision de la femme qui s'émancipe en s'intégrant à la société est aux antipodes de Marie dans *La terre vivante*. Celle-ci, comme nous l'avons vu, épouse les valeurs de l'Église et se résigne à demeurer humblement sur la terre et à se fondre dans le rôle de femme qu'on lui avait préparé. En revanche, dans *Les jours sont longs*, le narrateur et Adèle soupèsent les différentes possibilités concernant l'avenir sans que des réponses soient données. Adèle a la liberté de faire ses choix :

Dès les premiers moments, le sérieux de ses propos m'avait frappé, et sa volonté à préparer la vie de demain selon ses inclinations, même contre le gré des siens. Elle savait où elle allait et pourquoi. Pour n'être pas mauvaise tête, elle n'était pas non plus une victime résignée d'avance, prête à se couler dans le moule préparé à son intention. Elle ne méprisait pas ses parents, mais n'entendait pas se laisser dominer par eux. Elle leur obéissait dans l'ordre des choses raisonnables, n'acceptait pas de les voir organiser sa vie en dehors d'elle, indépendamment de ses goûts, de sa personnalité¹⁸⁷.

Il s'agit en réalité d'une vision beaucoup plus libérale de la femme. De plus, le roman ne cherche pas à valoriser un rôle traditionnel pour celle-ci ou encore à lui imposer l'image de la sainte. Le récit ne se termine cependant pas sur une note glorieuse quant à l'avenir de la femme : enceinte, Adèle meurt, probablement un suicide. Cette mort tragique symbolise l'envers de la maternité, comme si un climat malsain avortait les perspectives d'avenir. Ainsi, contrairement à *La terre vivante*, dont la fin heureuse glorifie une vision traditionaliste du monde, dans *Les jours sont longs* la fin heureuse est représentée comme une fiction naïve et contraire à la réalité ; comme ici quand le narrateur tente d'imaginer le dénouement de leur

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 558.

¹⁸⁷ BERNARD, Harry, *Les jours sont longs*, Le Cercle du Livre de France, 1951, p. 147.

idylle :

Il se termine comme ceci : «Et ils mangèrent des noix pendant des heures, sous le regard courroucé des écureuils. Puis ils retournèrent au château, construit à l'orée de la forêt, et le père de famille leur donna sa bénédiction. Ils s'épousèrent et vécurent longtemps, entourés de leurs nombreux enfants, loin de la foule et du bruit des cités¹⁸⁸.»

On peut affirmer, à quelques détails près, que ce «conte de fée» constitue la scène finale de *La terre vivante*. Toutefois, dans *Les jours sont longs* l'image d'Épinal se transforme rapidement en cauchemar. Il est possible de voir dans ce dénouement malheureux la représentation des valeurs conservatrices de Bernard. Par exemple, l'enfant que porte Adèle est le fruit d'une relation avec un garçon de la ville. Il ne s'agit cependant pas d'un fait qui nous est présenté de façon idéologique¹⁸⁹. Dans *L'homme tombé*, nous l'avons vu, les événements qui mènent au dénouement malheureux sont clairement explicités à travers une rhétorique associée à l'idéologie clérico-nationaliste, ce qui n'est pas le cas ici. En lieu et place des convictions idéologiques et des représentations magnifiées ou diabolisées du jeune Bernard, on retrouve davantage de zones d'ombre qui sont laissées à l'interprétation du lecteur.

Cette position idéologique entre deux eaux qui caractérise le roman se reflète également sur le plan stylistique. La nature, auparavant idéalisée par d'élogieuses métaphores anthropomorphiques, devient soudainement plus sauvage et inquiétante. Au coucher du soleil, par exemple, on ne compare plus le vol des mouches à un dernier ballet avant de s'endormir,

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 163

¹⁸⁹ Voici un autre exemple des valeurs conservatrices exprimées par le narrateur, à la fin, page 178, alors qu'il pense à des amis qui se sont mariés et ont eu des enfants : «Mes amis possèdent la vérité, celle que je cherchais et ne sus pas reconnaître. Je me croyais avisé, mais les événements prouvèrent le contraire. Je paye cher le plaisir de douter.» Il ne s'agit cependant pas d'un élément du discours s'inscrivant dans une démarche idéologique, mais plutôt l'expression de regrets venant d'un homme vieillissant et déprimé.

mais plutôt à des «mouches noires, nombreuses à l'époque et plus avides de sang que les vampires de la légende¹⁹⁰.» Ou encore, des comparaisons entre le huard et «des démons à plumes» qui «poussaient ces cris lamentables qui ressemblent à un rire dément, ou aux pleurs d'un enfant» au «ricanement sinistre» ; cela «entre chien et loup» dans «une lumière floue, violette et mauve, changeante, [qui] donnait aux objets un aspect irréel.¹⁹¹» Ou ici encore, pendant une scène de débauche, une gradation compare le plaisir éthylique et lubrique des fêtards à l'animalité : «On chantait, on vociférait, on imitait des cris d'animaux¹⁹².» La nature vient donc à maintes reprises métaphoriser la part sombre et inquiétante de la nature humaine. Ces métaphores crépusculaires qui ponctuent le roman ainsi que la thématique d'un monde en déclin ne sont pas sans évoquer le genre cinématographique du western crépusculaire.

Le western crépusculaire n'est pas un genre bien défini, il possède diverses variantes ; mais de façon générale, l'action, toujours assez violente, est campée dans l'Ouest américain, dans une période qui se situe entre la colonisation sauvage du territoire et l'instauration de lois et de principes civilisationnels. Il s'oppose généralement au western classique en déboulonnant certains mythes associés à la colonisation. Le héros, aux valeurs d'un autre monde et mésadapté face aux progrès de la civilisation, n'est plus l'homme toujours droit et bon ; les limites morales sont beaucoup plus ténues et sont marquées d'une certaine ambiguïté. Souvent, on «insiste grandement sur le malaise intérieur des personnages¹⁹³», sur ses «fantômes» et sa «solitude» : «Le western n'est plus construit sur une bipolarisation Bien/Mal, ou néanmoins une distinction claire des identités, des justifications.» C'est souvent l'occasion de revisiter

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 20. Notons qu'il y a d'ailleurs un certain vampirisme entre les personnages qui parcourt le roman.

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 24.

¹⁹² *Ibid.*, p. 83.

¹⁹³ Toutes les références concernant le western crépusculaire sont tirées de l'article suivant : CAILLARD, Guilhem, «Le western crépusculaire : la fin des utopies ?», *Hors champ*, www.horschamp.qc.ca, avril 2010, (consulté le 10 juillet 2015).

l'histoire de la colonisation, ce qui mène parfois à une sorte de «révisionnisme». Nous y voyons donc une parenté intéressante avec la dernière œuvre régionaliste de Bernard. *Les jours sont longs* (1951) constitue en quelque sorte une forme de révisionnisme. Le temps de la narration se situe autour de l'année 1950 et l'action, quant à elle, quelque 25 ans plus tôt, donc autour de l'année 1925, ce qui correspond à l'époque dépeinte dans *L'homme tombé* (1924) et *La terre vivante* (1925). Tout se passe donc comme si Bernard revisitait l'époque de ses premiers romans en y pratiquant quelques *révisions* d'ordre moral et factuel. Ainsi, le récit est campé dans un territoire sauvage, dur et est imprégné d'une certaine violence, tandis que le personnage principal est tourmenté et hanté par les fantômes du passé. De plus, les personnages et leurs actions ne sont pas clairement bipolarisés en fonction des notions de bien et de mal que l'on retrouve dans les romans de jeunesse. De façon générale, Dieu, la Providence ou la morale catholique ne sont pas évoqués pour expliquer ou justifier les choses difficiles ou les souffrances incompréhensibles. Enfin, comme il a été démontré, il y règne une atmosphère crépusculaire corollaire au déclin d'un monde autrefois idéalisé par Bernard. Cela nous amène à qualifier le roman de «régionalisme crépusculaire», c'est-à-dire qu'il respecte certains préceptes du régionalisme, tels que l'usage de tournures ou expressions typiquement canadiennes-françaises, la description minutieuse de l'espace géographique et des mœurs, mais abandonne en quelque sorte le combat idéologique, tel que nous l'avons exposé dans les chapitres précédents, sacrifiant ainsi la part civilisatrice, comme si ce monde idéalisé et rêvé appartenait désormais irrémédiablement au passé.

En somme, au moment où Bernard délaisse l'écriture romanesque dans les années 1930, il nous apparaît qu'il quitte également un idéal, un combat pour l'édification d'un monde

inspiré en grande partie des valeurs clérico-nationalistes et des idées de son maître à penser, l'abbé Lionel Groulx. Notre analyse tend en effet à démontrer que les transformations sociales et culturelles qui s'enclenchent à partir des années 1930 — la perte d'influence de Groulx, l'essor du personnalisme, la poésie de Saint-Denys Garneau, etc. —, ne l'ont certainement pas laissé indifférent. De plus, les dix années qu'il consacra à l'écriture d'une thèse de doctorat portant sur le roman régionaliste aux États-Unis semblent également se refléter dans son œuvre, accordant à ses personnages une plus grande complexité et au récit davantage de réalisme. Enfin, l'abandon ou l'effritement des valeurs clérico-nationalistes dans *Les jours sont longs* et une certaine modernité dans le discours, tels que le métissage, le statut de la femme ou les procédés narratifs (notamment le «je») et stylistiques, par exemple, confèrent au roman, tant dans la forme que sur le fond, un éclairage crépusculaire. Un déclin qui correspond à la fin d'une époque que Bernard défendait dans ses œuvres régionalistes, mais qui sera définitivement remise en cause une décennie plus tard avec l'avènement de la Révolution tranquille. Cette période de transition entre deux moments historiques pendant laquelle Bernard rédige son dernier roman l'amènera, à nos yeux, à clore son œuvre littéraire en en modifiant quelque peu le genre, que nous prenons la liberté de qualifier de *régionalisme crépusculaire*.

Conclusion

Bien que Bernard ait remporté le prix des lecteurs au concours du Cercle du Livre de France pour *Les jours sont longs*, ce dernier roman publié allait tout de même, en quelque sorte, mettre un terme à sa carrière littéraire¹⁹⁴. En effet, après quelques tentatives infructueuses pour relancer sa carrière de romancier, il se retire, non sans une certaine amertume :

Avec l'avènement de la télévision, la littérature n'existe à peu près plus. Les éditeurs n'osent plus accepter un roman, un recueil de nouvelles ou de poèmes, etc. Les gens ne lisent plus, parce qu'ils regardent les images de la TV et les éditeurs ne veulent plus miser sur un manuscrit. [...] Nous avons l'impression que la télévision plus encore que la radio, est en train de tuer la littérature, et en même temps la culture générale et le goût¹⁹⁵.

Il impute donc en partie à la télévision la responsabilité du désintérêt pour les livres en général, mais également pour ses romans en particulier. Quoi qu'il en soit, nul doute qu'en écrivant ces lignes en 1957, à la veille de la Révolution tranquille, les temps ont bien changé depuis la publication de ses premiers romans. En effet, nos considérations auront démontré que l'œuvre romanesque de Bernard témoigne de l'évolution des idées et de la société québécoise. Parmi les diverses transformations sur lesquelles nous avons posé notre regard, il y a certes un aspect des plus déterminant qu'il importe de rappeler : l'abandon de l'idéal

¹⁹⁴ Les circonstances entourant le choix du prix se révèlent plutôt difficiles. Après avoir octroyé le prix du Cercle du livre de France à Bertrand Vac pour *Louise Genest*, le jury recommande à Pierre Tisseyre, directeur du Cercle du livre de France, de publier également les autres finalistes. Il crée alors le prix des lecteurs ; ceux-ci allaient finalement préférer *Les jours sont longs* à *Louise Genest*. D'ailleurs, Bernard présente d'autres manuscrits à Tisseyre, mais ils ne seront pas publiés ; c'est plutôt André Langevin qui remporte le prix en 1951 (*Évadé de la nuit*) et 1953 (*Poussière sur la ville*). Pour les circonstances entourant le prix, voir BÉRUBÉ, Renald, «Un double héritage. Histoire et idéologie dans *Louise Genest* de Bertrand Vac et *Les jours sont longs* de Harry Bernard», *Décliner l'intériorité. Le roman psychologique des années 1940-1950 au Québec* (sous la direction de François Ouellet), Éditions Nota bene, 2011, p. 64.

¹⁹⁵ Harry Bernard à Jean Urruty, 6 janvier 1957. Voir GAUDREAU, Guy et TREMBLAY, Micheline, «Harry Bernard (1898-1979) : érudit et homme de lettres», *Mens*, vol. 2, n° 1 (automne 2001), p. 53.

clérico-nationaliste prôné notamment par l'abbé Lionel Groulx. Selon une thèse de Fernand Dumont, encore largement admise par l'historiographie contemporaine, cette idéologie de la survivance, conséquence du célèbre rapport du gouverneur Lord Durham en 1839, concentre le discours des élites sur une seule voie, soit celle de la culture. Il affirme en effet que le modèle – mémoire des ancêtres et de la tradition, protections des acquis symboliques et fidélité aux origines – proposé par l'historien François-Xavier Garneau, dans son *Histoire du Canada* (1845-1852), incite l'écrivain à édifier des monuments littéraires afin de conserver la mémoire de la nation. Selon lui, ce parti pris idéologique eut des conséquences singulières sur l'histoire du Québec :

Le rôle des idéologies est toujours irremplaçable dans toutes les sociétés, mais il est plus ou moins considérable selon les structures sociales. Ici, au cours de la première moitié du XX^e siècle, la sphère idéologique a pris une énorme ampleur ; on a l'impression que, impuissante à se reconnaître vraiment dans ses conditions matérielles d'existence, une collectivité s'est exilée dans un univers social parallèle, celui du souvenir, du rêve, de la spéculation¹⁹⁶.

C'est bien cette impression que nous avons parfois en lisant les premiers romans de Bernard. Cette volonté acharnée qu'on y retrouve de plaquer un idéal, voire un rêve – au réel qui fait la sourde oreille, qui offre une telle résistance que le combat semble perdu d'avance –, nous apparaît par moment comme un déni, une sorte d'entêtement à ne pas reconnaître la société canadienne-française de l'époque telle qu'elle est ou telle qu'elle aspire à devenir. Pourtant, comme nous l'avons démontré, *L'homme tombé* et *La terre vivante* s'efforcent de dénoncer le rêve, d'en exposer les dangers. À travers ses personnages, Bernard n'exhorte-t-il pas son lecteur à demeurer du côté de la *réalité* ? Voilà un paradoxe intéressant si l'on

¹⁹⁶ DUMONT, Fernand, *Idéologies au Canada français, 1900-1929*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1974, p. 10.

considère également qu'avec *Les jours sont longs*, il revisite cette même réalité non sans un certain révisionnisme, comme s'il reconnaissait que son idéal de jeunesse n'avait jamais vraiment collé au réel qu'il tentait de décrire, et qu'il était peut-être temps de modifier son regard et de faire preuve de davantage de réalisme. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'avec ce dernier roman, le rêve semble bel et bien terminé.

Nous avons pu constater que malgré les fortes valeurs conservatrices de Bernard, l'évolution du discours qui traverse ses romans est en partie influencée par une mouvance progressiste qui investit peu à peu la société québécoise à partir des années 1930. Cette tendance, qui, sur le plan politique, culminera avec l'élection du Parti libéral du Québec de Jean Lesage en 1960, défaisant ainsi l'Union nationale de Antonio Barrette, est une caractéristique importante des transformations dans l'œuvre de Bernard. Mais il y a également un autre aspect qui aura retenu notre attention : l'abandon de la référence française au profit de l'expression d'une identité américaine¹⁹⁷. En effet, lorsque Bernard rédige *Les jours sont longs*, cette facette de la production culturelle est en pleine évolution :

Il me semble en effet que les romans de l'époque n'ont pas été influencés seulement par les romans psychologiques ou encore existentialistes français, mais aussi par tout un ensemble de discours et de pratiques culturelles, dont ils sont, en quelque sorte, le résultat ou l'amalgame. Dans cette perspective, il convient de noter que dans les années 1940 et 1950, la culture est en voie de transformation radicale, avec l'émergence rapide d'un nouvel horizon culturel, formé par les États-Unis, qui s'impose de plus en plus sur tous les plans, non seulement dans le domaine de la culture dite de masse, mais aussi dans le champ de la culture savante ou lettrée¹⁹⁸.

¹⁹⁷ Effectivement, une fois la Seconde Guerre mondiale terminée, une nouvelle forme d'autonomie apparaît par rapport à la France, revendiquée notamment par Robert Charbonneau. Voir «La France et nous», BIRON, Michel, DUMONT, François, NARDOUT-LAFARGE, Élisabeth, *Histoire de la littérature québécoise*, Les Éditions du Boréal, 2007, p. 284.

¹⁹⁸ MORENCY, Jean, «L'impact du roman et du théâtre américains sur le roman psychologique des années 1940 et 1950», *Décliner l'intériorité, Le roman psychologique des années 1940-1950 au Québec* (sous la direction de François Ouellet), Éditions Nota bene, 2011, p. 44.

L'auteur poursuit en précisant que Bernard est l'un des écrivains de l'époque qui a participé à ce «mouvement d'ouverture¹⁹⁹.» On peut d'ailleurs constater qu'en 1949, contrairement au discours qui rattache ses premiers romans au régionalisme français, sa conception du mouvement dans *Le roman régionaliste aux États-Unis* s'universalise tout en s'américanisant :

Traitant de littérature américaine, le livre que voici veut d'abord être canadien. Il fut conçu, pensé, écrit en fonction des lettres canadiennes-françaises, dans l'intention même de leur rendre service, si possible. D'aucuns croient chez nous, avec raison, qu'aucune littérature ne saurait exister qui ne s'appuie sur un régionalisme vigoureux. Non pas un régionalisme étroit et borné, mais un régionalisme qui n'exclut pas l'humain, l'universel, et s'inspire de l'histoire, des modes de vie, du paysage, des idées en cours, à une époque ou une autre. Certains combattent le régionalisme littéraire comme une fausse doctrine, représentant que l'homme seul importe, indépendamment du décor où il s'agit. Au vrai, il n'est pas en littérature d'incompatibilité entre le régionalisme et l'universalisme, le premier pouvant contenir le second, ou inversement. Les grandes littératures du monde le prouvent, et peut-être l'américaine plus que d'autres, depuis une trentaine d'années surtout. Alors que de futiles querelles se vidaient au Canada français, il y a dix et vingt ans, sur les mérites et démérites du régionalisme, les écrivains américains accomplissaient chez eux, sous notre nez, ce que nous aurions dû vouloir chez nous²⁰⁰.

Toutefois, malgré son souhait de renouveler le régionalisme, le mouvement était parvenu à sa fin, ce que nous avons d'ailleurs démontré en nous attardant au changement de paradigme identitaire et aux aspects «crépusculaires» qui caractérisent sa dernière œuvre romanesque. Ainsi, ayant soustrait l'idéal au profit du réalisme, son régionalisme montre un visage désabusé et désillusionné. Cependant, était-ce seulement possible, de quelque manière que ce soit, de continuer à défendre les valeurs de son régionalisme d'origine ou renouvelé tandis que, au même moment, on publiait un manifeste arborant le titre *Refus global ?* Texte

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 47.

²⁰⁰ BERNARD, Harry, *Le Roman régionaliste aux États-Unis*, Fides, 1949, p. IX.

iconique s'il en est, sa publication en 1948 fera date dans l'histoire de la modernité québécoise. Rédigé par Paul-Émile Borduas et signé par une quinzaine d'artistes, le manifeste, qui s'attaque au clergé canadien-français et à son immobilisme, aura un effet immédiat et déterminant dans les milieux artistiques et intellectuels du Québec. Son influence ne cessera de croître par la suite et sera telle que Hubert Aquin et Jacques Godbout feront même de Borduas le «père de la révolution artistique²⁰¹». En effet, une certaine révolution était en marche :

Si *Refus global* marque un moment important dans l'histoire culturelle et continue d'être célébré comme un texte inaugural, c'est aussi parce que la rupture n'est justement plus comme auparavant le fait d'un ou de quelques individus, et ne porte plus sur des aspects esthétiques ou idéologiques spécifiques. Le manifeste se donne, selon le titre si mémorable et si souvent cité par la suite, comme un geste d'éclat qui s'inscrit dans un mouvement plus général. *Refus global* dépasse ainsi la seule émergence des automatistes et participe pleinement à l'invention d'une culture québécoise moderne²⁰².

Il s'agit en fait d'un premier pas crucial dans la diffusion de la modernité. Déferla alors une importante vague de productions culturelles qui allaient résolument tourner le dos au traditionalisme conservateur et au régionalisme. Selon Gérard Bouchard, parmi les plus décisives de ces créations après *Refus global*, il faut se rappeler de l'importance «du mouvement de l'Hexagone (1953), des revues *Cité libre* (1950) et *Liberté* (1959), de l'essai *La ligne du risque* (1962) de Pierre Vadeboncoeur, des facultés de sciences sociales dans les universités et de l'ACFAS dans le monde scientifique²⁰³.» En littérature et en poésie, le mouvement de modernisation amorcé au cours des années 1930 connaît une accélération et une intensification à partir de 1945. L'actualité et la vie moderne se reflètent dans le roman de

²⁰¹ BIRON, Michel, DUMONT, François, NARDOUT-LAFARGE, Élisabeth, *Histoire de la littérature québécoise*, Les Éditions du Boréal, 2007, p. 292.

²⁰² *Ibid.*, p. 292.

²⁰³ BOUCHARD, Gérard, *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde. Essai d'histoire comparée*, Les Éditions du Boréal, 2001, p. 162.

mœurs urbaines, le récit psychologique et la critique sociale. On pense notamment à *Bonheur d'occasion* (1945) de Gabrielle Roy, *Les Plouffe* (1948) de Roger Lemelin, *Le Torrent* (1950) de Anne Hébert, *Poussière sur la ville* (1953) de André Langevin ou *Agaguk* (1958) de Yves Thériault. Nous pourrions poursuivre l'énumération des créations artistiques qui se démarquent du traditionalisme et du passéisme d'avant-guerre, mais nous résumerons ici cette affirmation de nouvelles valeurs et préoccupations par «ce que Laurent Mailhot et Pierre Nepveu appellent *le grand dégel esthétique*²⁰⁴».

Vers 1959, à la mort de Maurice Duplessis, s'ouvre donc une nouvelle période de grands changements dans l'histoire du Québec avec l'avènement de la Révolution tranquille²⁰⁵. L'œuvre romanesque de Bernard est depuis lors plus ou moins tombée dans l'oubli. Pourtant, nous croyons avoir démontré que du point de vue de l'histoire des idées, de la littérature et de l'évolution socioculturelle du Québec, ses romans et ses théories littéraires méritent que l'on s'y attarde. Ceci est d'autant plus vrai si l'on considère l'ensemble de ses écrits et sa grande contribution aux débats d'idées au cours de sa carrière, tout particulièrement ses éditoriaux, ses critiques littéraires ou ses textes de vulgarisation scientifique qu'il a publiés dans *Le courrier de Saint-Hyacinthe* de 1923 à 1970, en tant que rédacteur en chef. On pense également à son travail de rédacteur en chef de *L'Action nationale* de 1933 à 1934 et à ses nombreuses correspondances avec des auteurs influents de l'époque, dont la plus riche est celle avec Alfred DesRochers. De plus, il convient de rappeler que malgré le traditionalisme conservateur qui caractérise ses premiers romans, Bernard contribue, dans les années 1920, à l'évolution de la

²⁰⁴ LINTEAU, P.-A., DUROCHER, R., ROBERT, J.-C., RICARD, F., *Histoire du Québec contemporain. Le Québec depuis 1930*, Les Éditions du Boréal express, 1986, p. 390.

²⁰⁵ Pour la conjoncture sociohistorique, voir «Sous le signe de la Révolution tranquille. De 1960 à nos jours», *Ibid.*, p. 393.

littérature lorsque, par exemple, il «tente d'élargir le champ du régionalisme en incluant dans ses intrigues diverses facettes de la société canadienne-française. Dans plusieurs de ses romans, il expose ses héros à des mutations sociales qui menacent leur statut²⁰⁶.» La vision idéale est maintenue dans ces romans, mais il n'en demeure pas moins qu'en présentant des aspects malheureux ou dramatiques de la société, il fait preuve d'une certaine dissidence et d'un certain réalisme par rapport au régionalisme qui le précédait, ce qui ne passe pas inaperçu à l'époque. Ainsi, les romans de Bernard ne seraient-ils pas, en quelque sorte, annonciateurs d'œuvres majeures à venir, telles que *Un homme et son péché* (1933) et, surtout, *Trente arpents* (1938), qui iront plus en profondeur dans le réalisme dramatique et auront une influence marquante sur le cours de notre littérature ? Dans le sillage de Maurice Lemire, la question peut être prise dans un sens beaucoup plus large : «Pour en arriver à expliquer l'évolution de la littérature québécoise, ne faut-il pas tenir compte du mouvement régionaliste²⁰⁷?» Naturellement, poser la question c'est y répondre. Ainsi, après avoir examiné diverses influences qui parcourent l'œuvre de Bernard, telles que Charles Maurras ou Lionel Groulx, pour ne nommer que celles-là, ne conviendrait-il pas d'inverser la perspective et de nous questionner à propos de l'influence que lui-même aura sur ses contemporains ? En effet, considérant l'importance de la place qu'il occupa au cours du XX^e siècle, avons-nous mesuré toute la portée des écrits de ce lettré qui fut particulièrement productif et engagé tout au long de sa carrière ?

²⁰⁶ LEMIRE, Maurice, *Le mouvement régionaliste dans la littérature québécoise (1902-1940)*, Éditions Nota bene, 2007, p. 250.

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 253.

BIBLIOGRAPHIE

- BEAUDET, Marie-Andrée, «Laure Conan à l'épreuve du livre de piété. Hétéronomie et individuation dans la littérature québécoise du dix-neuvième siècle», *Voix et images*, n° 96, printemps 2007.
- BERNARD, Harry, *Essais critiques*, Montréal, Librairie d'Action Canadienne-française, 1929.
- BERNARD, Harry, *Le Roman régionaliste aux États-Unis*, Fides, 1949.
- BERNARD, Harry, *Les jours sont longs*, Le Cercle du Livre de France, 1951.
- BERNARD, Harry, *La ferme des Pins*, Librairie d'Action Canadienne-française, 1930.
- BERNARD, Harry, *La terre vivante*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1925.
- BERNARD, Harry, *L'homme tombé*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1924.
- BERNARD, Harry, «La justice anglaise», *Le Droit*, 30 avril 1921.
- BERNARD, Harry, «L'idée baudelairienne au Canada», *Essais critiques*, Montréal, Librairie d'Action Canadien-française, 1929.
- BIRON, Michel, DUMONT, François, NARDOUT-LAFARGE, Élisabeth, *Histoire de la littérature québécoise*, Les Éditions du Boréal, 2007.
- BOCK, Michel, «Apogée et déclin du projet national groulxiste. Quelques réflexions autour de *Directives* (1937)», *1937 : un tournant culturel*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2009.
- BOUCHARD, Gérard, *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde. Essai d'histoire comparée*, Les Éditions du Boréal, 2001.
- BOUCHARD, Gérard, *Les deux chanoines. Contradiction et ambivalence dans la pensée de Lionel Groulx*, Montréal, Boréal, 2003.
- CAILLARD, Guilhem, «Le western crépusculaire : la fin des utopies ?», *Hors champ*, www.horschamp.qc.ca, avril 2010, (consulté le 10 juillet 2015).
- CARDINAL, Jacques, «Le poids des choses. Tradition et modernité dans *Trente arpents* de Ringue», *Religiologiques*, 27, printemps 2003, p. 149-186.
- DUMONT, Fernand, «Les années 1930. La première Révolution tranquille», *Idéologies au Canada français, 1930-1939*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1978.

- DUMONT, Fernand, *Idéologies au Canada français, 1900-1929*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1974.
- D'ARLES, Henri, «La mégère inapprivoisée», *Estampes*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1926.
- FERRETTI, Lucia, *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*, Montréal, Boréal, 1999.
- FORTIN, André, *Passage de la modernité : les intellectuels québécois et leurs revues (1778-2004)*, Presses de l'Université Laval, 2006.
- FRANCOEUR, Louis, PANNETON, Philippe, *Littératures à la manière de...*, Éditions Édouard Garand, Montréal, 1924.
- GAGNON, Claude-Marie, *La littérature populaire religieuse au Québec : Sa diffusion, ses modèles et ses héros*, Université Laval, 1986.
- GARAND, Dominique, *La griffe du polémique : le conflit entre les régionalistes et les exotiques : essai*, L'Hexagone, 1989.
- GAUDREAU, Guy et TREMBLAY, Micheline, «Harry Bernard : Journaliste au Droit, 1919-1923», *Revue du Nouvel-Ontario*, numéro 28, 2003.
- GAUDREAU, Guy et TREMBLAY, Micheline, «Harry Bernard (1898-1979) : érudit et homme de lettres», *Mens*, vol. 2, n° 1 (automne 2001), p. 35-65.
- GIOCANTI, Stéphane, *Charles Maurras, Le chaos et l'ordre*, Éditions Flammarion, 2006.
- GROULX, Lionel, *Directives*, Montréal, Les Éditions du Zodiaque, 1937.
- GROULX, Lionel, *L'appel de la race*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1922.
- GROULX, Lionel, *Mes mémoires, tome II*, Éditions Fides, 1971.
- GROULX, Lionel, *Les Rapailages*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1916.
- GROULX, Lionel, «Notre doctrine», *AF* (janvier 1921) : 24-33.
- HAMELIN, Jean, GAGNON, Nicole, *Histoire du catholicisme québécois, tome I (1898-1940)*, Les Éditions du Boréal, 1984.
- HAYWARD, Annette, *La querelle du régionalisme au Québec (1904-1931) : vers l'autonomisation de la littérature québécoise*, Le Nordir, 2006.
- HOPKINSON, Michael, *The Irish War of Independence*, McGill-Queen's University Press, 2002.
- La Bible de Jérusalem*, Les Éditions du Cerf, 1998.

- LACASSE, Germain, MASSÉ, Johanne, POIRIER, Bethsabée, *Le diable en ville : Alexandre Silvio et l'émergence de la modernité populaire au Québec*, Presses de l'Université de Montréal, 2012.
- LAFRENIÈRE, Suzanne, «*Les jours sont longs*, roman de Harry Bernard», *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome III : 1940-1959 (sous la direction de Maurice Lemire), Fides, 1982
- LAMONDE, Yvan, *Histoire sociale des idées au Québec (1896-1929)*, Éditions Fides, 2004.
- LAMONDE, Yvan, *La modernité au Québec. La Crise de l'homme et de l'esprit (1929-1939)*, Éditions Fides, 2011.
- LAMONDE, Yvan, «*La Relève (1934-1939), Maritain et la crise spirituelle des années 1930*», *Cahiers des Dix*, 62 (2008) : 153-194.
- LAMONDE, Yvan, *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986.
- LAMONDE, Yvan, *Trajectoires de l'histoire du Québec*, Éditions Fides, 2001.
- LAMONDE, Yvan et SAINT-JACQUES, Denis, *1937 : un tournant culturel*, Les Presses de l'Université Laval, 2009.
- LEMIRE, Maurice, *Le mouvement régionaliste dans la littérature québécoise (1902-1940)*, Éditions Nota bene, 2007.
- LEMIRE, Maurice, SAINT-JACQUES, Denis, *La vie littéraire au Québec*, Presses de l'Université Laval, 1991.
- LEVANT, Howard, *The Novels of John Steinbeck, A Critical Study*, University of Missouri Press, 1974.
- L'imitation de Jésus-Christ*, traduction de F. de Lamennais, Édition du Seuil, 1961.
- LINTEAU, Paul-André, DUROCHER, René, ROBERT, Jean-Claude, RICARD, François, *Histoire du Québec contemporain. Le Québec depuis 1930*, Les Éditions du Boréal express, 1986.
- LINTEAU, Paul-André, DUROCHER, René, ROBERT, Jean-Claude, *Histoire du Québec contemporain. De la confédération à la crise*, Les Éditions du Boréal express, 1979.
- MARIE-VICTORIN, frère, «*Menaud, maître-draveur* devant la nature et les naturalistes», discours présidentiel prononcé à la Société canadienne d'Histoire naturelle, le 25 janvier 1938, Vol. IV, *Annales de l'ACFAS*, 1938.
- MARIE-VICTORIN, frère, *Croquis laurentiens (1922)*, Bibliothèque québécoise, 2002.

- MARIE-VICTORIN, frère, *Flore laurentienne* (1935), Gaëtan Morin Éditeur, 2002.
- MAURRAS, Charles, *Kiel et Tanger 1895-1905 : la République française devant l'Europe, 1905-1913-1921*, Paris, Nouvelle librairie nationale, 1921.
- MAURRAS, Charles, *La démocratie religieuse*, Paris, Nouvelle librairie nationale, 1921.
- MEUNIER, E.-Martin, *Le pari personnaliste, Modernité et catholicisme au XX^e siècle*, Fides, 2007.
- MICHAUD, Ginette, NARDOUT-LAFARGE, Élisabeth, *Construction de la modernité au Québec*, Lanctôt Éditeur, 2004.
- MILLET, Olivier, ROBERT, Philippe de, *Culture biblique*, Presses universitaires de France, 2001.
- NADEAU, Jean-François, *Adrien Arcand, führer canadien*, Lux Éditeur, 2010.
- NEWMAN, Gerald, NEWMAN LAYFIELD, Eleonard, *A Student's Guide to John Steinbeck*, Enslow Publisher, 2004.
- NGUYEN, Victor, *Aux origines de l'Action française, Intelligence et politique vers 1900*, Librairie Arthème Fayard, 1991.
- OUELLET, François, *Décliner l'intériorité, Le roman psychologique des années 1940-1950 au Québec*, Éditions Nota bene, 2011.
- ROUTHIER, Gilles, WARREN, Jean-Philippe, *Les visages de la foi, Figures marquantes du catholicisme québécois*, Fides, 2003.
- SAINT-DENYS GARNEAU, Hector de, *Poésies complètes*, Fides, 1949.
- SAINT-JACQUES, Denis, *L'artiste et ses lieux : les régionalistes de l'entre-deux-guerres face à la modernité*, Éditions Nota bene, 2007.
- SAINT-JACQUES, Denis, ROBERT, Lucie, *La vie littéraire au Québec, 1919-1933 : le nationaliste, l'individualiste et le marchand*, Presses de l'Université Laval, 2010.
- TREMBLAY, Micheline, «L'image du cinéma dans les romans canadiens-français de 1896 à 1930», *Cinemas : revue d'études cinématographiques*, vol. 6, n° .1, 1995.
- TREMBLAY, Micheline, GAUDREAU, Guy, «Le régionalisme littéraire au Canada français. Le point de vue de Harry Bernard», *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 5, n° .1, 2002.
- TRÉPANIÉRIER, Pierre, «Le maurrassisme au Canada français», *Les Cahiers des Dix*, N° 53, Les Éditions La Liberté, 1999.

VANDERPELEN-DIAGRE, Cécile, *Mémoire d'y croire, Le monde catholique et la littérature au Québec (1920-1960)*, Éditions Nota bene, 2007.